

# Le Samedi

VOL. VI. - NO. 36

MONTREAL, 9 FEVRIER 1895

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

LE CONTE DE LA SAINT-VALENTIN



TOUJOURS INTERESSANT QUI QUE VIEUX COMME LE MONDE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Cents.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG,  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 9 FEVRIER 1895



Il y a plus de grandeur pour un homme à porter un bébé qu'un fusil.

L'amour n'est pas comme les boules de neige : il n'augmente pas en roulant.

Quand deux cœurs battent à l'unisson ils frappent assez fort pour faire mal à la tête.

Le comble de la morgue :  
Se pendre à son arbre généalogique.

Aucune étude astronomique n'est nécessaire pour étudier les phénomènes de la lune de miel.

Un mari sage ne doit jamais parler du chapeau de sa femme avant d'en avoir vu la facture.

C'est quand on commence à ne plus croire au bonhomme Noël qu'on commence à croire au petit cupidon.

Je ne comprends pas, disait un marchand de chaussures, qu'une femme qui a reçu de l'instruction veuille mettre "six dans quatre."

On n'a jamais entendu dire qu'un gendre s'était querellé avec une belle-mère affligée d'un mauvais caractère et... d'un gros compte de banque.

Le mari qui se vante que sa femme ne se fait faire qu'un chapeau tous les cinq ans, se vanterait moins s'il connaissait l'opinion que sa femme a de lui.

La statistique, cette science immuable, nous prouve que 99 cas de pneumonie sur 100 sont dus à ce que les femmes ne savent pas dire : au revoir.

La petite question de la fin :

— Comment reconnaît-on un sourd-muet ?

— ???

— On le reconnaît à l'odeur, puisque c'est celui qui ne dit mot qu'on sent !!

## LE SAMEDI

### HUMBLE REQUÊTE

Vous qui parlez d'égalité  
Avec cet égoïste, l'homme,  
Mesdames, anges de bonté,  
Vous qui parlez d'égalité,  
De ce rêve tant convoité,  
Donnez-nous donc l'exemple, en somme,  
Vous qui parlez d'égalité  
Avec cet égoïste, l'homme !

Nous ne vous demanderons pas  
De prendre la pioche ou la pelle,  
Cela fatiguerait vos bras ;  
Nous ne vous demanderons pas  
De ramoner du haut en bas  
Ou de manier la truelle,  
Nous ne vous demanderons pas  
De prendre la pioche ou la pelle.

Nous ne vous demanderons pas  
De vous faire casser la tête  
Comme l'homme dans les combats ;  
Nous ne vous demanderons pas  
D'être pendant trois ans soldats ;  
Vous ririez de notre requête ;  
Nous ne vous demanderons pas  
De vous faire casser la tête !

Ce qu'on vous demande est plus doux  
Et vous pouvez très bien le faire ;  
Nous vous en prions à genoux !  
Ce qu'on vous demande est plus doux...  
Vous seriez égales à nous,  
Au sexe aff'eux qui légifère !...  
Ce qu'on vous demande est plus doux  
Et vous pouvez très bien le faire.

Ainsi que nous, tout simplement,  
Otez vos chapeaux au théâtre,  
Car ne rien voir est assommant.  
Imitez nous tout simplement.  
Si de l'égalité vraiment  
Votre grand cœur est idolâtre,  
Ainsi que nous, tout simplement,  
Otez vos chapeaux au théâtre !

(Le Tam-Tam.)

GEORGE GILLET.

### CORTEGE HISTORIQUE

*M. Delognon.* — Allez-vous au bal costumé de Madame B., Mademoiselle Bellepoule ?

*Melle Bellepoule.* — Oh ! certainement je serai en Agnès Sorel et maman en Reine Blanche.

*M. Delognon.* — Entre nous, qu'étaient ces personnages ?

*Melle Bellepoule (après un moment de réflexion).* — Vous savez bien, la reine de Sabba et sa fille.

*M. Delognon.* — Ah ! c'est vrai, alors je serai en Pharaon, vous savez le roi qu'elles ont visité. Comme ça nous pourrions faire un cortège historique.

### UNE FEMME DE POIDS

— "Pensez-vous que je pourrai me peser sur cette bascule ?" demandait une femme légèrement colosse au clerc d'un de nos marchés.

— "Pour sûr" répondit le commis "c'est là dessus qu'on pèse toutes les grosses viandes."

### JUSTE CONCLUSION



— Oui, mame, j'ai élevé cet enfant à la bouteille.  
*Fred.* — Dis-donc, maman, ça devait être une grande bouteille d'encre.

### POLYGAMIE

*Leduc.* — Richard est-il marié ?

*Ledoux.* — Oui, je pense qu'il doit avoir une trentaine de femmes, à peu près...

*Leduc.* — Trente femmes !

*Ledoux.* — A peu près. La dernière fois que je l'ai rencontré, il y a de cela un mois, il m'a dit qu'il s'attendait tous les jours à se marier...

### PRESQU'UN SUICIDE

*Chollié.* — Savez-vous, mademoiselle que je commence à croire que les Hindous ont raison de croire qu'il n'y a que l'esprit qui existe réellement.

*Mademoiselle.* — Chollié, vous êtes entraîné de vous suicider.



Le plus désiré des valentins.

### TROP AIMABLE

*Jacques.* — Sapristi ! Le thermomètre marque 22 degrés au-dessous de zéro dans ma chambre... je suis à moitié gelé...

*Marius.* — Celui qui est dans la mienne ne marque que 19... voulez-vous que je vous le prête ?

### PROJET DE TAXE

*Mlle Amarié.* — Est-il vrai qu'on va mettre une taxe sur les célibataires ?

*M. Lanchainé.* — On le dit, mais ce sera une erreur. La taxe paierait mieux si on la mettait sur les gens mariés désireux de redevenir célibataires.

### IMPOSSIBLE A SAVOIR

*Patron (à un jeune homme qui désire se placer).* — Pouvez-vous écrire aussi bien que cela après un bon et plantureux dîner ?

*Postulant (tristement).* — Je l'ignore, je n'ai jamais diné comme cela.

### CHOSE NOUVELLE

*Mademoiselle.* — J'écris une nouvelle dont l'héroïne est une de ces jeunes filles modernes aux idées avancées qui ne veulent pas se marier.

*Colonel (poliment).* — Vraiment... très curieuse... type inconnu... pure invention... jamais rencontré fille comme ça...

### MOTS D'ENFANTS

*Le maître.* — Pourquoi Christophe Colomb est-il célèbre ?

Silence complet.

*Le maître.* — Surement l'un de vous le sait.

*Bob.* — Moi. C'est pour avoir su faire cuire les œufs.

*Le maître.* — Non. Il est célèbre pour avoir découvert l'Amérique, qu'on ne connaissait pas.

*Bob.* — Alors comment qu'il a su que c'était l'Amérique, puisqu'il n'y avait jamais été avant.

## CE QU'ON ENTEND AU BAL

(Pour le SAMEDI)

## I

Elles étaient deux. Elles faisaient tapisserie — l'une volontairement, l'autre forcément.

Mademoiselle Dalmaine était grande, brune, très jolie et possédait beaucoup d'aplomb. Ses débuts dans le monde dataient déjà de quelques saisons.

Mademoiselle Gillette était petite, forte, l'air commun avec des joues comme une jeune fameuse. Elle débutait.

La musique entama une polka et le salon fut bientôt encombré de polkeurs.

Melle Gillette (les yeux pleins de larmes). — Je suis invitée pour cette polka, mais je ne vois pas mon danseur.

De fait, le cavalier qu'elle rêvait était tranquillement assis à côté de la danseuse qu'il venait justement de reconduire à son siège.

Pauvre fille !

— "Ah ! Mademoiselle Dalmaine, heureux de vous rencontrer ici."

C'était le beau George Terraboï qui parlait ainsi.

Melle Dalmaine (saluant)...

George. — Ainsi vous êtes mieux ?

Melle Dalmaine. — Oui, je vous remercie.

George. — Je suis enchanté de l'apprendre. Voulez-vous...

m'accorder cette polka ?

Melle Dalmaine. — Excusez-moi, monsieur, mais je ne danse pas ce soir

George. — Non ?

Melle Dalmaine. — Non.

George. — Pourquoi ?

Melle Dalmaine. — Oh ! Je ne me sens pas assez bien ce soir pour danser.

George. — Vraiment ? Un simple tour ?

Melle Dalmaine. — Non, n'insistez pas ; je redoute un éblouissement, mais...

George. — Mais, quoi ?

Melle Dalmaine. — Laissez-moi vous présenter mademoiselle Gillette — monsieur Georges Terraboï.

George. — Enchanté de vous rencontrer, mademoiselle...

Melle Gillette. — Gillette.

George. — Mademoiselle Gillette.

Melle Dalmaine. — Je m'en doutais ; mademoiselle Gillette a perdu son cavalier et désire polker. Voudriez-vous...

George. — Comment donc ; mais enchanté...

Et ils partirent en polkant.

C'était un danseur de premier force ; elle ne savait pas mettre un pied devant l'autre.

## II

Wilfrid. — Helloh ! George !

George. — Tiens, je ne m'attendais pas à et voir ici.

Wilfrid (faisant la sourde oreille). — As-tu vu mademoiselle Dalmaine ?

George. — Oui, elle est ici ; mais comme elle ne danse pas ce soir, tu n'as pas besoin d'aller la déranger.

Wilfrid. — Tu crois ? Mais si elle ne danse pas, rien ne l'empêche de faire un bout de causettes.

Et Wilfrid partit à la recherche de mademoiselle Dalmaine.

Inutile de dire que lui et George étaient rivaux.

## III

Wilfrid. — Ah ! vous semblez très bien, ce soir.

Melle Dalmaine. — Parfaitement bien.

Wilfrid. — Quel bonheur ! Permettez-moi, s'il en est encore temps de vous présenter mes vœux

## L'AMOUR BRULANT



## PLAT DU JOUR

(Recette du SAMEDI.)

Pigeons à la Valentin. — Après les avoir fait doucement mijoter pour en obtenir tout ce qu'on pouvait en tirer, les passer au grill. Les uns aiment à être plus rôtis que les autres ; le degré de chaleur est laissé à l'appréciation de la rôtisseuse.

de bonne année et surtout de meilleure santé.

Melle Dalmaine. — Et moi les miens.

Wilfrid. — Aujourd'hui est mon premier beau jour de l'année et pour qu'il soit complet vous devriez consentir à danser les lanciers avec moi.

Melle Dalmaine. — Vous savez bien que je ne danse pas ce soir.

Wilfrid. — Voyons ?

Melle Dalmaine. — Il se pourrait qu'un seul tour ne me fasse pas trop de mal.

Wilfrid. — Je suis sûr qu'il ne vous fera que du bien.

George Terraboï qui avait fini par se débarrasser de sa petite danseuse aux joues fleuries, les suivait des yeux avec rage et... anxiété.

Melle Gillette alla retrouver Melle Dalmaine et Wilfrid. Elle paraissait toujours ne pas avoir de danseur.

— "J'ai une chance," pensa George et il alla rejoindre le trio dans l'espérance que Melle Dalmaine passerait son amie à Wilfrid comme elle la lui avait passée et qu'il pourrait alors s'asseoir et causer avec elle.

Mais, ô déception ! à son grand étonnement il vit mademoiselle Dalmaine et Wilfrid se lever et se placer pour un quadrille. Elle dansait donc et avec son rival encastré !

"M. George on a besoin d'un autre couple ici," dit la maîtresse de la maison.

Melle Dalmaine se retourna.

— "Ah ! M. Terraboï," dit-elle, "je vais danser ; j'ai suivi votre avis, je suis sûr qu'il est bon ; un simple tour comme vous me le recommandiez. Vous allez nous faire vis-à-vis ce sera charmant. Tenez, voici mademoiselle Gillette, vous la connaissez, elle n'a pas encore promis de lancer.

Et avant que George pétrifié d'étonnement ait eu le temps d'ouvrir la bouche, la petite fameuse avait bondi, littéralement bondi à son côté et pris place dans le quadrille.

Et lui fallut redanser avec elle.

Ce qui était plus grave c'est qu'il avait mademoiselle Dalmaine pour vis-à-vis. Puis elle connaissait les figures et lui n'en savait pas le premier mot ; Wilfrid non plus, mais il en riait de bon cœur, car sa danseuse le faisait aller par ici, par là, le tournant à droite à gauche avec un brio et un plaisir qui faisaient disparaître sur sa jolie figure de brune toute trace de convalescence et donnaient à ses yeux un éclat qui faisait pâlir celui de ses brillants.

Ce pauvre George Terraboï aurait volontiers lâché la danse pour sauter sur son rival.

AMOUR AU MOIS

Pour parler d'engagement entre Madame et une bonne d'enfants modèle (dix ans dans la même place, références de 1er ordre, etc., etc.)

— C'est entendu... si je vous vois attentive et soigneuse pour le bébé, je vous augmenterai d'une piastre tous les deux mois...

— Si Madame veut que j'aime vraiment le bébé, Madame ferait mieux de m'augmenter d'une piastre par mois.

## EXCELLENTE RAISON

— Comment as-tu pu causé aussi longtemps à cette horreur de femme avec qui tu étais ?

— Facile à comprendre, c'est ma femme.

## LES DEUX BALS

## I

Madame Sarnem songeait à marier sa fille. Elle l'avait tenue en charte privée le plus longtemps qu'elle avait pu, mais Mathilde comptait seize printemps et il en coûtait à la mère de ne plus pouvoir avouer trente-cinq ans.

Il fallait bien vite à la jeune fille un mari, un mari qui l'emmenât à cent lieues dans quelque ville de la province, ou mieux un bon yankee, qui triplerait la distance ; au pis aller un mari nomade qui ne toucherait le port de Montréal que tous les deux ou trois ans.



MADAME SARNEM.

Madame Sarnem se donna un hiver pour caser sa fille et elle résolut de faire danser à cet effet une fois par quinzaine.

Mais les danseurs sont rares, plus rares que les danseuses ; elle pria donc ses amis et le plus intime de tous, Arthur Morigny, de lui indiquer des sujets.

Arthur inscrivit sur la liste d'invitation les noms de deux de ses camarades, Jules Dubreuil et Maxime Avreux.

## II

Maxime était peintre, d'une famille respectable mais à moitié ruinée, en revanche fort beau garçon et garçon d'esprit.

Il se rendit le mardi suivant, vers dix heures. Il se trouva devant un magnifique immeuble, divisé en deux. Dans les deux maisons un orchestre se faisait entendre.

Maxime entra dans celle qui lui sembla porter le numéro qu'on lui avait donné, jeta son paletot au vestiaire et se dirigea vers la porte du salon.

Le danseur se faufila parmi les rangs des auditeurs debout. Il avait la vue très basse et remit au prochain entr'acte le soin de découvrir Arthur d'une part, et de l'autre la maîtresse de la maison.

La recherche du premier fut infructueuse, mais une dame qu'il jugea être la dame de céans fut par lui saluée jusqu'à terre et il lui dit avec l'aplomb d'un homme intimidé :



—Madame, je dois vous être présenté dans quelques instants par un mien ami absent encore à cette heure.

La dame sourit, fit un salut de la tête en la détournant vers un couple majestueux qui entraît, et Maxime se retrouva vis-à-vis de lui-même.

Il jugea que le moment était venu d'inviter la demoiselle de la maison et il la chercha des yeux. Son voisinage lui fut révélé par un concert de voix, qui briguaient l'honneur d'emporter la promesse d'une valse ou d'un quadrille.

A son grand étonnement, la jeune fille, légèrement troublée par le concours dont elle était l'objet, dit, en voyant Maxime percer la foule pour arriver à elle :

—Je crois bien, messieurs, que j'ai promis à monsieur le premier quadrille.

Tous les yeux se tournèrent vers Maxime, qui se garda bien de détromper sa belle interlocutrice et qui soutint son rôle avec un admirable sang-froid, car à l'ouïe de la ritournelle qui se fit entendre incontinent, le peintre offrit, en s'inclinant, le bras à la jeune fille.

Maxime n'était pas un fat ; il eût fallu l'être pour supposer un calcul dans la préférence de hasard que vient à manifester une personne que l'on aperçoit pour la première fois de sa vie. Il attribua donc la méprise de la jeune personne à une distraction ou à une ressemblance et il fit bien, mais il en demeura impressionné comme d'une faveur, et cette circonstance insignifiante établit sur le champ une sorte d'intimité entre sa danseuse et lui.

—Mademoiselle, lui dit-il, vous connaissez M. Arthur Morigny ?

—Non... oui... balbutia la jeune fille, oui, un peu... très peu !

—Diable ! pensa Maxime, voilà qui est étrange, l'ami intime de la mère !



DIANE.

adorablement, et qu'elle avait les yeux bleus. Il lui dit des choses extravagantes, mais encadrées par des habitudes de courtoisie et des manières d'homme bien élevé qui en tempéraient l'éclat un peu folâtre. La jeune fille, qui était fort intelligente, devina Maxime plutôt qu'elle ne le comprit. Sans doute, ces compliments lui firent l'effet d'une musique nouvelle, mais rêvée depuis longtemps. Elle répondit sans colère, sans surprise, en assez de mots cependant pour achever de lui tourner la tête.

—Monsieur, dit-elle à Maxime qui prenait congé d'elle en la reconduisant, je crois bien que j'ai commis une erreur, ce n'est pas que je la regrette... mais ce n'est pas vous qui m'aviez invitée pour le quadrille.

—Mademoiselle, répond Maxime, le bonheur est ainsi fait... il ne favorise certaines gens comme moi... que par hasard.

—Je ne crois pas au hasard, riposta la belle en souriant.

—Merci donc à la Providence, et à vous merci !

... Et cette nuit-là, Maxime, rentrant chez lui, se jeta tout habillé sur son lit en murmurant de très bonne foi et avec une consternation comique :

—Je suis amoureux !... Je suis perdu !

## III

—Madame Sarnem ?

—Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur.

—Savez-vous si M. Morigny est arrivé ?

—Il a diné ici, monsieur.

—Bien ! annoncez monsieur Jules Dubreuil.



On dansait au piano. Madame Sarnem était vêtue de blanc comme une jeune fille, avec un peigne à l'espagnole. Sa fille paraissait être sa sœur cadette.

Madame Sarnem était jolie et Mathilde assez bien, mais cette dernière avait les traits communs, la tournure gauche, le geste saccadé.

Jules demanda à Arthur si Mathilde était un parti.

Arthur répondit affirmativement.

Madame Sarnem demanda à M. Morigny qu'elle était la position sociale de Jules et Arthur lui dit qu'il était employé à Québec au ministère... aux appointements de mille piastres par an, avec l'espoir d'un avancement prochain.

—Qui le conduira où ?

—Cela dépendra de lui.

—Pourrait-il être député-ministre.

—Je n'y vois pas d'inconvénient.

—Bon !

—Mon Dieu ! pensa Jules en reconduisant, après une valse, Mathilde à sa place, que cette jeune fille est mal attifée et laide... et qu'elle danse mal ! Mais c'est un parti !

Toutefois personne aux yeux de madame Sarnem ne parut cavalier plus accompli que Jules Dubreuil, et il sortit le dernier — invité à tous les mardis.

## IV

—Pourquoi n'es-tu pas venu, hier, au bal des Sarnem ? dit Jules à Maxime, Morigny t'avait fait inviter ? Je ne t'y ai pas vu ?

—Tu ne m'y as pas vu, riposta Maxime, par cette raison toute simple que ni toi, ni Morigny n'y étiez.

—C'est toi qui n'y étais pas.

—Allons, trêve de plaisanterie, dit Maxime en humeur de prendre tout de travers.

—Alors comment trouves-tu mademoiselle Sarnem ? reprit bravement Jules, ne trouvant pas de meilleur moyen pour forcer l'incompréhensible entêtement de son ami, que d'admettre sans examen cette fable à la laquelle il paraissait tenir.

—Comment je l'ai trouvée ? Mais adorablement belle.

—Là... vraiment ?

—Ce n'est pas ton avis ? demanda froidement le peintre.

—Sûrement... non !

—J'en suis fâché pour toi ! riposta Maxime. Cela ne fait l'éloge ni de ton intelligence, ni de ton goût !

—Mais alors, fit Jules de plus en plus surpris, tu es amoureux de mademoiselle Sarnem ?

—Oui, parfaitement ! Tout à fait amoureux ! amoureux comme tu ne le seras jamais de la femme que tu trouveras la plus aimable et la plus belle de toutes, amoureux comme je ne l'ai jamais été !

—Alors, déclara tranquillement Jules, tu n'as jamais vu mademoiselle Sarnem.

—Je t'entends ! riposta Maxime froidement. Tu trouves le sujet indigne d'attirer l'œil d'un artiste apparemment. Parlons d'autre chose, veux-tu, car mon cœur est



MATHILDE.

plein, mon esprit charmé ! Tu ne crois pas à l'amour, toi, n'est-ce pas ? Eh bien ! tout est dit. Parlons d'autre chose !

—Ah ! c'en est trop ! fit Jules qui évoquait dans sa pensée l'image de l'héritière des Sarnem.

Mais, mon cher ami, comment toi, un artiste, as-tu pu t'illusionner à ce point, mais Mathilde Sarnem est laide, bête et gauche... Elle a une qualité, ajouta-t-il aussitôt, elle est riche... très riche, et c'est à considérer...

Le sourcil de Maxime se fronça d'une façon menaçante.

—Je ne puis prolonger un tel entretien, qui a déjà trop duré, articula-t-il d'une voix ferme. Si tu as voulu me mystifier, je trouve la plaisanterie d'un goût douteux ; si tu parles sérieusement, c'est que tu me prends pour un fou ou un malhonnête homme... Demain matin, deux de mes amis iront te demander de quelle façon tu entends la chose.



Et Maxime, raide comme la justice, tourna le dos à Jules Dubreuil.

—Oh ! c'est sûr, il est fou ! se dit Jules, qui ne revenait pas de son étonnement.

V

Cette aventure, qui n'eut pas de suites, fit du bruit. Ce fut Arthur Morigny qui trouva la clef de l'énigme.

Maxime Avreux avait tout simplement assisté à la soirée donnée le même jour dans la maison voisine de celle de Madame Sarnem.

Et c'est de la belle Diane Lancelot que Maxime était devenu subitement amoureux.

Par miracle, il avait plu, et c'est ainsi que, le mois prochain, Arthur Morigny servira de premier témoin à ses deux amis épousant, le peintre : la belle Diane, et, Jules Dubreuil : la riche Mathilde.



FIN.

PAS CURIEUSE

Mme X... fait la morale à Mme L..., jeune mariée.

—Tu as tort d'être jalouse ! vois-tu, ça ne sert à rien... qu'est-ce que cela peut te faire, la correspondance de ton mari ? je me demande un peu !... Ainsi, ce matin, Maurice a reçu une lettre qui était d'une écriture de femme.

—Tu l'as donc examinée ?

—Parfaitement.

—Et tu ne l'as pas ouverte ?

—Moi ? jamais de la vie... je suis sûre que cela venait de chez ma couturière !

CRAINTE JUSTIFIABLE

—“Maman” disait une beauté cannibale “M. McMission me fait peur.”

—Pourquoi, ma toute belle ?

—Il m'a dit hier que j'étais jolie à croquer.

LA RECOLTE DU “SAMEDI”

(A travers les journaux Parisiens)

Hunteil est connu pour la facilité avec laquelle il emprunte quarante sous à tous ceux de ses amis qui ont la mauvaise chance de se trouver sur son passage.

On l'appelle la statue du “Quémandeur”.

Pétition au Bureau de bienfaisance.

“La malheureuse est la seule fille d'un père mort sans enfants, et elle soutient par son travail ses frères en bas âge”.

L'examineur écrit en marge :

Exagération évidente.

Au tribunal :

La femme de Poilopate expose ses griefs en demandant le divorce :

—Cependant, objecte le président, votre mari vous a aimée.

—Pour ce qui est de ça, je ne puis pas dire non, monsieur le président. Seulement, les temps sont changés : autrefois, quand il me voyait, c'était son cœur qui battait ; maintenant, hélas ! c'est sa canne.

RETARD

La bonne, épouse de César, s'est promenée  
Et lui — cocher — l'attend, fort en colère, car  
La femme de César  
Peut être sous peu, sonnée.

Connaissez vous l'histoire d'un zouave qui avait assisté au sermon dans une petite église de province ? Le sermon fini, le curé dit au bedeau :

—Vous trouverez, adossé au pilier qui fait face à la chaire un zouave, amenez-le moi.

L'ordre fut exécuté. On amène le jeune soldat dans la sacristie.

—Mon ami, dit le bon prêtre au militaire, je vous ai observé pendant le sermon, vous étiez bien distrait.

—Monsieur le curé, répondit le zouave, je vais vous dire : je n'avais pas un sou pour aller au café ; alors je suis entré à l'église. Comme ce n'est pas dans mes habitudes, il est possible que je n'aie pas eu le même recueillement qu'à l'école de peloton.

—Eh bien, mon ami, reprit le curé, la Providence sait ce qu'elle fait. En vous inspirant l'idée d'entrer dans le temple pour y entendre la parole de Dieu, elle a mis dans votre âme une semence qui fructifiera. Et pour que vous ne regrettiez pas l'emploi de votre matinée, tenez, voilà cent sous.

Le dimanche suivant, M. le curé, tout en s'habillant dans la sacristie, demanda au bedeau :

—Y a-t-il du monde dans l'église ?

—Ah ! monsieur le curé, du monde comme je n'en ai jamais vu. Seulement, je n'y comprends rien : pas un bourgeois, tous des zouaves.

Première entrevue entre fiancés :

—Comment vous remercier, mademoiselle, de m'avoir accepté...

—Mais, monsieur...

—C'est que j'avais déjà été refusé par plus de vingt jeunes filles...

—Tête de la fiancée !

Une cuisinière est citée comme témoin dans une affaire de Cour d'assises où ses maîtres sont compromis.

—Dites-nous ce que vous savez, lui demande le président.

—Faire un peu de cuisine...

Deux amis de collège se retrouvent :

—Oui, mon cher ! cela nous vieillit, j'ai une fillette de cinq ans et un garçon de trois ans !

—Mon Dieu, comme le temps passe ! il me semblait, moi, qu'il n'y avait que cinq ans que tu étais marié et il y en a huit !...

SOUPÇON



—Si je pouvais supposer pour un moment, que c'est toi qui m'a envoyé un Valentin comme ça, je ne te reverrais jamais de ma vie.

A une leçon de botanique :

Le maître. — Connaissez vous une plante qui ne porte ni feuille ni fleurs ?

L'élève. — Oui, monsieur ; c'est la plante des pieds.

Un mari pratique et désabusé raconte ses infortunes conjugales à l'avocat chargé du divorce :

—Vous comprenez, quand j'ai lu cette lettre m'annonçant qu'elle s'enfuyait avec mon cousin... je suis resté un peu saisi.

—Et vous n'avez pas couru les rejoindre ?

—Moi ?... merci ! elle n'aurait eu qu'à être prise d'un remords et à s'aviser de revenir !

Au tribunal correctionnel :

Le président. — Comment ! malheureux, vous vous trouvez dans la rue au moment où un effroyable incendie dévore trois maisons, et vous volez la montre du plaignant, au lieu de faire la chaîne !

Le prévenu. — Mon président, elle n'était pas avec...

Il y a quelque temps, pendant qu'il était encore en vacances, le fils d'un juge d'instruction se plaignait de ce qu'on lui avait donné des devoirs à faire.

Le père lui reprochait sa paresse.

—Eh bien ! et toi, papa, s'écria le lycéen, quand tu es en vacances, est-ce qu'on te fait emporter des criminels à juger ?

Z... a un ruban à la boutonnière.

—Quel est ce ruban ? demande quelqu'un.

—C'est celui d'une médaille de sauvetage.

— ???

—Oui, il y a eu un incendie près de chez lui, et... il s'est sauvé.

Sur le boulevard, un flâneur accoste un ami pressé :

—Comment allez-vous ?...

—Très vite ! répond l'autre sans s'arrêter.

Annonce cueillie dans un journal suédois :

“Un vieux savant, grand talent et grande réputation, paralysé et ruiné, désire épouser une dame riche qui consentira à être sa veuve prochainement.”

Le maître. — Si je vous donne trois gateaux, votre mère quatre et votre tante cinq, combien en auriez-vous ?

L'élève. — J'en aurais une indigestion pour sûr !



## CHRONIQUETTE

Décidément le succès du premier envoi de ma correspondante — car c'est décidément une correspondante — l'a mise en goût car elle m'envoie une autre charmante série des fines études qu'elle a commencées.

C'est toujours intitulé : " *Quelques unes de celles qu'on rencontre dans le monde.* "

Mlle PARVENUE, DEVENUE LA BARONNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, (ou tout autre titre plus ou moins authentique, passe tous les cinq ans, trois mois en Europe ou ailleurs). — N'a pas besoin de se mettre en grands frais, elle n'a qu'à passer une jolie robe, un somptueux manteau, à se poser dans les cheveux un soupçon de petit chapeau, à se faire annoncer chez ses amies, à s'asseoir dans le meilleur fauteuil qu'on lui désignera, à demander avec plus au moins d'intérêt, selon le degré d'intimité dans lequel on est ensemble, des nouvelles de la santé des parents, des enfants (de tout le petit monde, quand on ne se rappelle pas combien il y a d'enfants), à parler, sans insister, de sa belle-sœur de C. ci, de son cousin de C. là. Au bout de dix minutes, elle se rappellera qu'elle doit écrire à sa vieille tante de X... ou aller déposer sa carte chez Lady... Quand elle sera partie, ce sera un concert d'éloges.

CELLE QU'EST DANS LE TRAIN. — Son monde l'embête, elle s'empresse de l'expédier plus ou moins gracieusement. Ses devoirs accomplis, à elle tous les *five o'clock* les plus chic, les plus amusants. C'est ça qui lui est égal si le mari de Mme X... de Mme Z... est financier véreux, si vraiment la riche Madame X... a vendu des petits balais à ... ; le décor est merveilleux, le thé exquis, et elle trouve là la fleur des jeunes et beaux américains venus visiter la Sibérie de leur continent. Elle se met dans un petit coin avec son jeune groupe, on ne s'occupe pas du tout de la maîtresse de la maison, on potine à mort, on flirte, on l'entend rire du fond du second salon. Qu'est ce qu'elle peut leur raconter : nul ne le sait, personne ne voulant le dire.

LA RÉSERVÉE DANS TOUTE LA FORCE DE L'EXPRESSION. — De même qu'elle ne s'habille que pour elle et pour la demi-douzaine de personnes qui s'y connaissent, de même pour ses paroles, pour ses fragments de dialogue, elle sait ce qu'elle doit dire dans chaque maison, comment elle doit le dire aussi et les réflexions dont elle doit faire suivre les petites histoires qu'elle raconte. Ne lui demandez jamais de scandales, elle ne "tient" pas cet article, elle aime rester dans les généralités, et si elle parle d'une aventure arrivée à une belle madame quelconque, c'est qu'elle est dans le domaine public et encore elle a pour toutes les femmes (de son monde) des trésors d'indulgence. Il y a un proverbe qui dit qu'il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler ; elle, elle a un autre principe : " Défends tes amies comme tu voudrais les voir te défendre. "

Elle ne cherche pas à briller, sa conversation est comme sa toilette, n'attirant jamais l'attention. Elle a écouté, n'a presque rien dit dans sa visite, mais quand elle quitte le salon c'est un concert de louanges.

## Quelques jeunes filles

Mlle BEC-FERMÉ — Je ne sais pas où sa mère a lu, à qui elle a entendu dire que c'était excessivement distingué pour une jeune fille de ne pas ouvrir la bouche, de se borner à répondre oui ou non aux questions qu'on lui adresse. Un petit air désagréable même ne déplaît pas. Quand vous entrez chez sa mère, elle se lève automatiquement, remue sa tête de bois, à peine assis vous apporte une tasse de thé et a l'air de vous dire, si elle vous disait quelque chose : " Dépêchez-vous, si vous croyez que ça m'amuse ! " Et elle retourne dans son coin, attendant que la femme de chambre ouvre la porte pour faire entrer un

assommante. Heureusement que le soir elle ne sera ni en doigts, ni en voix. C'est un piano droit, elle ne joue que sur les pianos carrés. Elle chanterait bien quelques romances lapones, mais vraiment le public qui est là n'en vaut pas la peine. " Dites nous quelque chose. " Elle ne se rappelle rien par cœur. Une ennuyeuse qui se croit talentée et qui n'est et ne sera jamais qu'une ratée.

LA JEUNE FILLE QUI NE VEUT PAS SE MARIER. — Elle est très heureuse comme elle est ; n'ayant plus tout à fait vingt ans, jouissant d'une certaine fortune, elle peut vivre à peu près à sa guise, sans qu'on le trouve mal. A son petit salon à côté de celui de sa mère où elle reçoit le même jour qu'elle. Elle n'a pas encore " son jour " à elle, cela la vieillirait. Pour vous rendre au salon maternel vous traversez celui de la demoiselle : nombre de jeunes filles très jolies, fort élégantes qui viennent five o'clocker, les unes après leur

cours, — c'est une rage, — les autres après avoir accompli leurs devoirs mondains. On ne vous retient pas dans ce petit salon, mais si vous y restez quelques instants on ne vous fait pas grise mine, on est décidé à ne pas se marier, mais on est du monde et on saura parfaitement causer avec vous.

\* \*

Si je parlais quelque peu des valentins, de cette coutume qui nous vient en droite ligne des Saxons et qui n'en est pas meilleure pour cela.

Il n'y a plus aujourd'hui que les jeunes, les très-jeunes, les envieux, les très envieux, et les prudents — ceux qui n'osent pas dire quelque chose à quelqu'un — qui suivent cette coutume qui n'est respectable que lorsqu'elle est agrémentée de beaucoup d'esprit.

Les jeunes sont vraiment étonnants. Ils envoient mystérieusement un objet quelconque ; prennent toutes les précautions pour garder le secret et brûlent d'envie de se faire connaître.

Moi, aux jours où l'on m'envoyait encore des surprises, je devinais toujours. J'étais mes valentins et j'attendais.

Les uns, ceux qui posaient, passaient avec une indifférence affectée par dessus leur.

Les timides, en reconnaissant leur envoi, rougissaient et me regardaient avec des yeux... des yeux ! Enfin, vous connaissez cela.

Les orgueilleux vantaient leur présent, en détaillaient les beautés, faisaient la roue en s'admirant. C'étaient les moins amusants et les moins nombreux.

Le plus joli valentin que j'ai jamais reçu, c'est un pauvre orphelin qui me l'a offert — pas envoyé — mais remis.

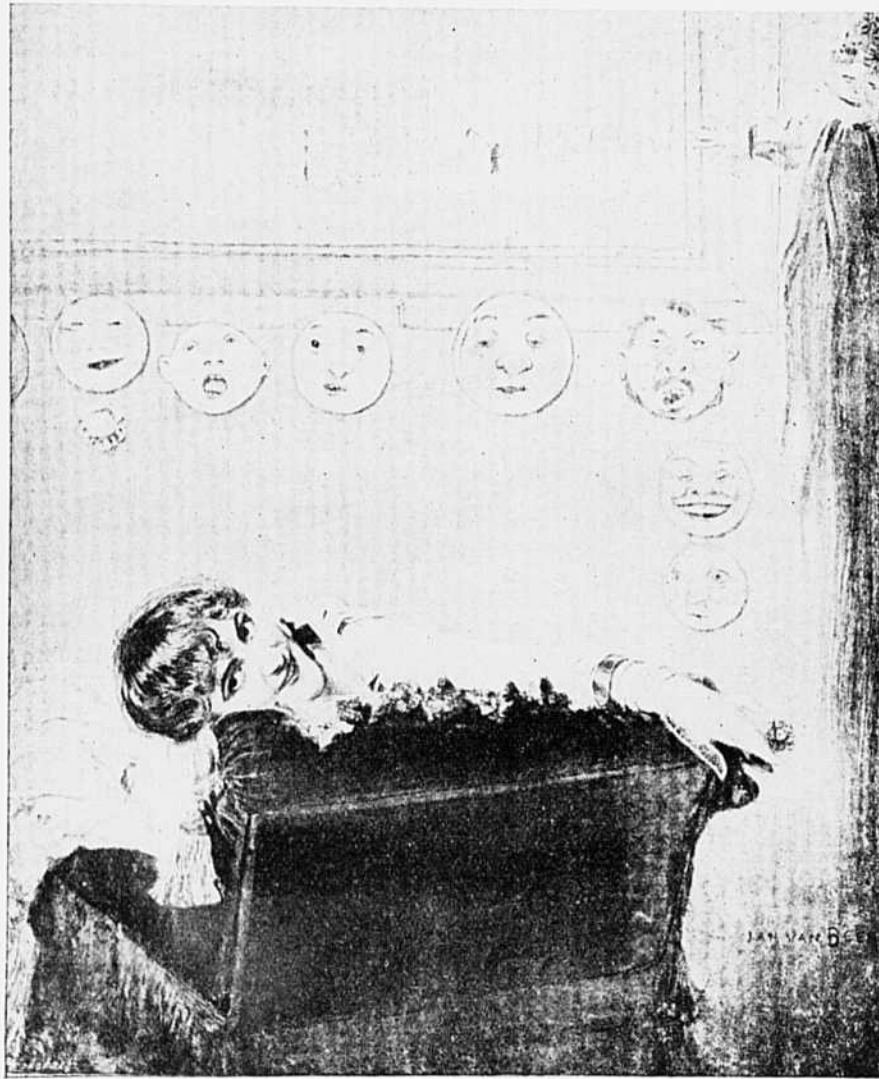
Je lui avais donné quelques bonbons au Jour de l'an ; il m'apporta une fleur ; pauvre petit innocent, il ne se cacha pas ; au contraire.

Les valentins ont du bon quand ils sont honnêtes ; mais cette coutume inepte, grossière, qui consiste à envoyer des choses malpropres ou injurieuses est indigne d'un peuple qui descend des Gaulois.

Les valentins ont une certaine poésie qu'il ne faut pas détruire : les amoureux les échangent avec bonheur. C'est un de ces rares plaisirs sans danger et sans épines : respectons-le.

POMPONNETTE.

## UN BON MOMENT



L'idée qu'elle se fait de ses Valentins.

autre visiteur ou une visiteuse à qui elle fera la même petite cérémonie. Elle monte la faction auprès de la table à thé. C'est une consigne et elle a l'air d'attendre avec impatience l'heure à laquelle elle sera relevée. Néanmoins, il faut faire à la mère les compliments d'usage. Vous manquerez à tous vos devoirs si vous ne déclarez pas que vous avez rarement vu une jeune fille aussi charmante, aussi aimable !

LA JEUNE FILLE QUI A TOUS LES TALENTS. — Je ne sais pas ce qu'on ne lui a pas appris, tous les instruments, depuis le piano jusqu'à la cithare, professeurs de déclamation, d'accompagnement, naturellement à tous les ateliers, peinture sur toile, sur soie, sur faïence, etc., etc. Vous êtes ravi de l'avoir à côté de vous pendant le dîner. Elle est pour tous les solennels, pour tous les embêtants, pour tous les sans talent, pour tous les encombrants en musique, en peinture en littérature ; elle vous cite des noms russes, d'auteurs suédois à coucher à la porte, enfin elle est

D'UN GRINCHEUX AU "SAMEDI"

Le pharmacien moderne est un drôle de pistolet, fort à craindre et auquel on ne fait pas assez attention. Tous les jours, par distraction ou par ignorance, ce type se trompe et envoie, par ses cruelles méprises, bon nombre de contemporains *ad patres*. Mais ce monde, si revêche sur certaines choses, est d'une fort bonne pâte sur certaines autres. Un malade qui a bu un petit coup de substance vénéneuse au lieu d'absorber un looch salubre, eh bien, voyons, est ce que vous allez prendre le mors aux dents pour si peu de chose ? Puisqu'on vous dit que le pharmacole ne l'a pas fait exprès et qu'il ne recommencera plus, n'avez donc pas mauvais caractère, et parlez d'autre chose.

Guitare sur le même sujet.

Authentique.

Un pharmacien a mal pesé la drogue et empoisonné le client.

Quand on lui annonce la fatale nouvelle, il s'arrache deux poignées de cheveux, et :

—Il faut avouer, s'écrie-t-il, que j'ai eu la main malheureuse ; c'était mon meilleur client.

Pour un peu, il demanderait des dommages-intérêts. X...

GRAVE MENACE

*Madame Bosstout.*—Louis, il est temps que tu te couches. Si tu n'éteins pas le gaz le bébé va se réveiller.

*Monsieur Bosstout.*—Pas de danger que la lumière le réveille.

*Madame Bosstout.*—Possible, mais moi je le réveillerai.

Devant cette menace, il soupira, éteignit le gaz et se coucha.

THEATRE-ROYAL

CITY SPORTS BIG SHOW

La popularité que s'est acquise à l'étranger l'excellente compagnie de MM. Flynn et Sheridan, a attiré cette semaine au Théâtre Royal une foule considérable. Rien n'est plus attrayant que les variétés burlesques rendues par cette troupe. Les danses, les ballets, les exhibitions de pugilat, les marches et les contre-marches militaires exécutées avec un ensemble irréprochable sont les meilleurs du genre que nous ayons vus au théâtre de la rue Côté.

Le grand succès de cette troupe, sont les tours de force exécutés par les quatre sœurs Nelson dans leurs échelles. La partie de boxe entre Jack Burke, champion des pugilistes léger du Sud, et Rosa Burke, l'incomparable soubrette et la plus célèbre pugiliste femme du monde entier, mérite aussi une mention toute particulière. Les décors et les costumes sont d'un luxe très recherché. Une horripilante comédie, intitulée : "A Hot Night, or the Elopement," clos la représentation.

La semaine prochaine : *The Fast Mail*.

QUEEN'S THEATRE



M. WILSON BARRETT in "The Manxman"

L'engagement annuel de Wilson Barrett au Queen's Théâtre, amènera cet artiste à Montréal la semaine prochaine et les représentations promettent d'être les plus belles que cet artiste ait encore données. Son répertoire a été choisi parmi ses pièces les plus populaires. Lundi, mardi et mercredi il y aura matinée et représentation le soir ; on donnera pendant ces trois jours "The Manxman." Jeudi, Othello ; vendredi, Hamlet. Samedi en matinée Ben-my Chree, et samedi soir "The Silver King." Les billets se vendent rapidement d'avance et les amateurs de théâtre qui se proposent de voir Barrett dans ses meilleurs rôles, feront bien de retenir leurs sièges.

La semaine commençant le 18 février sera une autre brillante semaine au Queen's. Félix Morris y paraîtra dans un nouveau répertoire. La vente des sièges commencera lundi.

TROP EXIGEANT

—Je ne donne jamais rien aux jeunes gens bien portant qui mendient.

*Mendiant.*—Pensez-vous que je désire devenir vieux et infirme rien que pour vous plaire ?

A PRENDRE OU A LAISSER

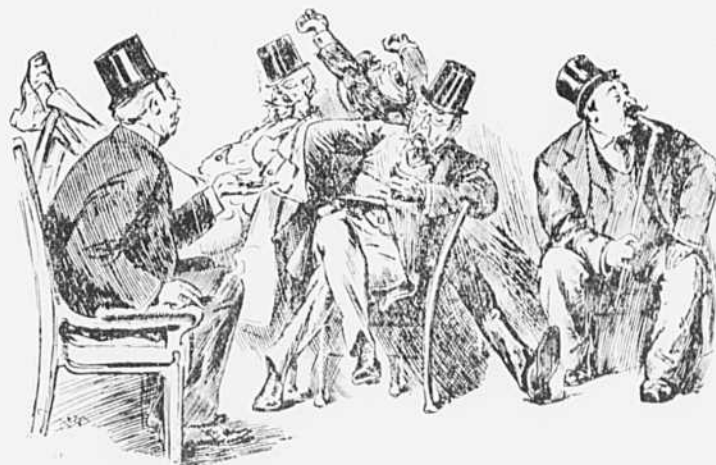
*Elle.*—Croyez-vous qu'une jeune-fille doive se laisser embrasser avant mariage ?

*Lui.*—Oui, pour peu qu'elle veuille être embrassée de son vivant.

MILIEUX DIFFÉRENTS



Monsieur racontant sa meilleure histoire à ses domestiques.



Le même monsieur, racontant la même meilleure histoire au club.

## DEVINETTE



—Qui a pu nous envoyer ces Valentins ?

## LE COCHER AUGUSTE

Han d'Ryeu me dit : — A cette heure, j'ignore encore si le cocher Auguste possédait une belle âme ; nos rapports furent de trop courte durée pour me permettre de porter un jugement sur son caractère ; mais ce que je sais, c'est qu'à jeun il faisait montre d'une rare et merveilleuse courtoisie.

Le cocher Auguste avait été chargé de conduire le coupé qu'en ce jour de fête nous devions occuper, ma fiancée et moi. Lorsque j'aidai ma belle mignonne et ma belle-mère à monter en voiture, vers onze heures, le cocher Auguste, du haut de son siège, m'accorda un correct coup de chapeau. Je lui dis : "Mairie Drouot" ; il s'inclina gravement, fit claquer en même temps son fouet et ses lèvres et s'éloigna.

Je passe sur certains incidents futiles, tels que le mariage à la mairie et le mariage à l'église. Après quoi, je montai dans le coupé avec celle qui était ma femme depuis une demi-heure. Le cocher Auguste sourit gracieusement, je lui dis : "A la maison". Profond psychologue, le cocher Auguste nous mena au petit trot jusque chez

nous, afin de nous ménager plus longue notre première solitude. Lorsque nous fûmes arrivés, je dis au cocher Auguste : "Je n'ai plus besoin de vous jusqu'à ce soir, mais soyez ici après le dîner, à dix heures ; vous devez nous conduire hors Paris."

Cet homme, un vrai gentleman, me répondit : "Bien, monsieur ; mais monsieur me permettra de lui présenter toutes mes félicitations et tous mes vœux de bonheur". Je le lui permis : il posa sur son cœur une large et belle main gantée de blanc, puis il rassembla ses rênes et disparut.

Je me rappelle l'emploi de mon temps durant cette interminable journée du mariage. Il y avait lunch chez mes beaux-parents et des gens que je n'avais jamais vus, que je ne revis plus jamais, vinrent m'embrasser avec effusion, comme si je les quittais pour la première fois, après une longue suite d'années passées en commun. Le nombre de mes oncles et tantes, alliés ou parents m'eût effrayé, si le nombre plus grand encore de mes cousins et cousines n'eût paralysé toute analyse. Au dîner je fus abasourdi par le brouhaha, par les toasts mêlés de larmes. Enfin, à dix heures, nous nous échappâmes, ma femme et moi, car nous devons passer notre première nuit de noces

à Bois-Colombes, à deux lieues de Paris, dans une petite villa appartenant à mes aïeux.

Encore en costume de fête, nous nous hâtâmes de filer à l'anglaise. En bas, le cocher Auguste nous attendait ; il nous salua d'un : "Allons, mes petits anges, ça y est, on va vous guider vers votre cher nid d'amour. Où c'que c'est ?

Cette familiarité m'interloqua.

—A Bois-Colombes, rue des Carbonnets, 102. Vous prenez par...

—Oui, oui, je sais. Ne vous occupez de rien, et embrassez-vous, vous ne vous amuserez jamais plus jeunes. Ah ! c'est beau, la jeunesse !

Et le cocher Auguste remonta sur son siège en criant de toutes ses forces, afin que la rue l'entendit : "En route !"

Dans la voiture, ma chère femme me confia ses craintes :

—Croyez-vous que le cocher Auguste soit absolument sobre ?

—Je l'ignore, mon âme. J'éluciderai ce point d'histoire un autre jour. Comme vous êtes jolie, ce soir, ma douce fée !...

A force de volonté, je parvins à surmonter la terrible fatigue qui me fermait à demi les paupières.

Au bout de trois quarts d'heure j'entendis au carreau de la portière de petits coups pressés qui me parurent donnés par le manche d'un fouet, j'abaissai la vitre et le cocher Auguste me demanda :

—Pardon, excuse, mon prince ; mais c'est une de mes lanternes, la gauche, qui s'éteint ; des fois, vous n'auriez pas une bougie sur vous ?

—Mais non.

—Alors, qu'est-ce que je vais faire ?

—Je m'en fiche absolument. Faites-moi hommage de la paix. Arrangez-vous comme vous voudrez.

Je fis la remarque, *in petto*, que l'état du cocher Auguste ne paraissait pas s'améliorer : sa voix continuait à être moins pure que le son du cristal ; il mâchait du mastic, apparemment. Bah ! nous étions bientôt arrivés à Bois-Colombes. Et je me repris à causer à ma petite femme.

—Ma chérie, lorsque je vous ai vue pour la première fois, au bal de bienfaisance du X<sup>e</sup> arrondissement, j'ai reçu un coup au cœur...

Une demi-heure après, nouveaux coups de manches de fouet contre la vitre.

—Qu'est-ce qu'il y a encore ? Vous ne pouvez donc pas nous laisser tranquille.

—C'est l'autre lanterne qui s'éteint.

—Rallumez la.

—J'ai plus de bougie.

—Y a la lune, ça suffit.

Je fermai la portière.

Un quart d'heure après, nouveaux coups de fouet ; cette fois, je perdis patience.

## LES RIVAUX

CONTE DE LA SAINT-VALENTIN



I

Charles (l'amoureux évincé).—Dis-donc, fais moi donc le plaisir d'adresser ce Valentin à Mademoiselle Eva ; je ne tiens pas à ce qu'elle sache qu'il vient de moi.



II

—Certainement.

Je hurlai par la portière :  
 —Quoi, quoi ! espèce d'animal, je vous ai ordonné de me ficher la paix, une fois pour toutes.  
 —E'n ois pu ben el chemin... Noir comme celle à Taupin... pis y a deux outes, à c'te heure.  
 —Mais non, il n'y a qu'une route...  
 —Si, y a deux outes, puisqu'en ois deux.  
 —Vous voyez double. Allez au diable ! c'est tout près d'ici.

Je refermai la portière et le coupé se remit en marche. Ma femme s'était endormie, serrée tout contre moi, et à mon tour je m'assoupissais, perdu dans une vague et lumineuse songerie que berçait le roulis du coupé dansant sur les pavés de la route ; minutes imprécises où je songeais aux beautés de la vie, au bonheur d'être au monde.

Tout à coup le coupé, qui depuis plusieurs minutes semblait rouler dans de l'ouate, s'immobilisa. Cette fois je me ruai dehors ; le cocher Auguste pleurait à chaudes larmes.

—Allons ! où sommes-nous ?  
 —Sais plus... sommes perdus... Bon sang de malheur ! en v'là un coup dur !  
 —Vous ne retrouvez pas votre chemin ?  
 —Non... suis allé tout droit... A cette heure, c'est la fin des fins ; pus de lanterne, pus de chemin !... Qu'est ce qu'on va devenir ?... Suis qu'un pauvre orphelin sans ressources... seul au monde... Abandonné de tous...  
 Le cocher Auguste sanglotait. Un coup d'œil sur les alentours me permit de juger la situation. Ma femme réveillée en sursaut me demanda : "Qu'est-ce qui arrive ?"

—Le cocher Auguste est ivre comme la Pologne avant le démembrement. Nous sommes égarés dans les terres labourées. Voilà... Que faire ?  
 —Ecoutez, reprit ma femme, mets le cocher à côté de moi, dans la voiture ; montes sur le siège et retrouves le chemin. Nous nous arrêterons dans le premier village.

C'était le seul parti à prendre ; j'invitai le cocher Auguste à monter près de ma femme. Je grimpai sur le siège et fouettai les chevaux. Au bout d'un quart d'heure, j'avais trouvé une route ; mais alors j'entendis des coups à la vitre derrière moi ; je descendis. Ma femme me dit :

—Viens à mon secours, le cocher Auguste...  
 —Eh bien ?  
 —... Il devient trop aimable ; il m'appelle sa cousine et veut à toute force m'embrasser !  
 —Oui, c'est ma cousine, hurlait le cocher Auguste ; c'est ma cousine et je dois lui donner un fraternel baiser, sinon je ne suis qu'un gonjat, un sale goujat ! Honneur aux dames ! c'est la devise de la galanterie française !

Comment faire ? J'eus une inspiration ! Nous avions subtilisé comme en cas une bouteille de champagne ; je priai le cocher Auguste de la boire à la santé de sa cousine. Il accepta : au bout de cinq minutes, il s'était complété ; désormais, ivre-mort, il restait immobile, au fond du coupé ; endormi, décédé peut être... Je remontai

sur son siège, et je lançai les cheveux vers les lumières d'un village qui scintillaient au bord de la route.

Encore un quart d'heure de tranquillité ; mais la vitre s'abaissa et ma femme me cria :

—Vite ! vite ! arrêtes, que je descende.

—Quoi encore ?

—Le cocher Auguste est malade !

En effet, le cocher Auguste était dans un état pitoyable. Il était temps que ma femme descendit ; l'estomac de notre pauvre ami se refusait à garder plus longtemps le Piper Heidsieck mal acquis ; ça ne lui profitait pas.

Impossible de réintégrer le coupé. Ma femme me dit : "Je vais m'envelopper dans ton manteau et monter près de toi, sur le siège." Ce qui fut fait. Le coupé se remit en marche ; je serrai ma femme contre moi, un bras passé autour de sa taille ; de la main droite je tenais les rênes. Dans l'intérieur du coupé, le cocher Auguste, rasséréné, chantait des couplets patriotiques. Le village était proche.

Alors, dernière station du calvaire, les chevaux, à bout de force, s'abattirent. Il fut impossible de les relever ; ni le fouet, ni les bonnes paroles, ni les chansons du cocher Auguste ne les décidèrent. Ils n'en pouvaient plus, ils n'en pouvaient plus, voilà tout.

A bout de courage et de pitié, nous décidâmes d'abandonner voiture, chevaux et cocher au bord de la route et de gagner le village à pied. Tous deux, en costume de mariés, nous marchâmes longtemps encore. Enfin, à cinq heures du matin, nous arrivions.

Je ne sais ce que devinrent le cocher Auguste, sa voiture et ses chevaux ; à notre réveil, nous voulions leur porter secours ; mais déjà tout avait disparu.

C'est égal, ajouta Han d'Ryeu, ma femme et moi, nous ne pouvons pas nous rappeler cette nuit là sans un certain attendrissement.

HENRY GAUTHIER VILLARS.

UN BON PLAN

Charles.—Qui a préparé le plan de la maison de Raoul ?

Henri.—Sa femme, ça se voit. On ne peut passer du fumoir dans une autre chambre qu'en prenant l'air et en traversant la serre.

LA PRÉSENTATION



—Permettez-moi, mademoiselle Lacoquette, de vous présenter monsieur Valentin Lamoureux.

COMMENT ÇA COMMENCE

Bébé.—Dis, maman... comment cela commence-t-il, une guerre ?

Maman.—Eh bien, mon enfant, suppose que la France insulte le drapeau anglais.

Papa.—Ma chère amie, jamais la France n'insultera, quoi que vous en disiez...

Maman.—Pardon ! laissez moi parler...

Papa.—Mais vous dites des choses absurdes...

Maman.—D'abord, je ne vous demande pas votre avis... je donne à bébé une leçon.

Papa.—Vous lui donnez une notion fautive, madame le professeur.

Maman.—Je vous défends de m'insulter... il faut être aussi bête que vous...

Papa.—En fait de bêtise, il me semble que...

Bébé (s'en allant).—Maintenant je sais comment cela commence, une guerre.

APRÈS LA BATAILLE ]

Hicks.—Et de quoi avait-il l'air après la lutte ?

Zed.—D'un arc en ciel : les yeux bleus, les joues rouges, le nez violet, etc.

TROP NUAGEUX

Ned.—Je veux épouser une ménagère idéale

Fred.—Tu souffrirais moins avec une cuisinière capable.

LES RIVAUX — Suite.



III

—L'imbécile ! c'est lui qui paie et c'est moi qui aurai le crédit de l'envoi.



IV

—Ne me dites pas, Monsieur, que ce n'est pas vous qui m'avez envoyé cette insultante gravure ! Je connais trop bien votre écriture.

## LA VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



—Je vais tout vous dire.

## LA DEMANDE

J'avais connu Blanche Renaud à "à l'âge du pain beurré", *bread and butter*, suivant l'expression pittoresque des Anglais. Je crois même que je l'avais vue s'enivrer du lait maternel. Je l'avais veillée plusieurs nuits — les célibataires sont friands de ces expiations — au cours d'une longue maladie qui avait désolé la maison dont elle était la joie, forcé ses parents à s'endormir d'épuisement. Elle m'avait préféré à une garde mandée sur ordre des médecins, et j'étais si fier de cette préférence, que pour tout l'or du monde je n'eusse cédé ma place au chevet de la pauvre dont l'angine étreignait la gorge.

Avec mille caresses dans le regard, avec des lettres de change tirées, je crois bien, sur un monde inconnu, — je lui avais promis la lune, — j'avais obtenu d'elle qu'elle exécutât ponctuellement les prescriptions de la Faculté, qu'elle avalât sans rechigner les horribles mixtures, qu'elle ouvrit toute grande sa bouche forcée d'un clou pour se laisser torturer.

Pauvre mignonne ! Elle avait grandi de trois pouces après sa maladie, et je la revois encore toute dégingandée, avec des yeux gros de convoitise et creux d'avoir souffert, mangeant son premier œuf, me suppliant de lui tailler une trempette de plus, puis une autre, puis la dernière, puis la dernière des dernières... "elle avait si faim... ça ne lui ferait pas de mal... et personne ne le saurait."

\* \*

Quelques ans plus tard, elle m'apparut tout en blanc, exquise dans sa toilette de communicante, cette toilette dont la pieuse étiquette est de rigueur pour la première présentation des âmes à Dieu. Son regard s'en venait à nous noyé d'extase céleste, dans ce parloir de couvent où prennent contact l'arôme discret des fleurs de ciel et le parfum troublant des élégances d'ici-bas. Ce qu'il y avait de béatitude, de fraîcheur, de candeur, d'ingénuité dans cette adorable petite figure de vierge en miniature encore éclairée des divines contemplations !!!

Elle me tendit sa main diaphane, moite d'émotion.

—Oh ! monsieur Henry, je suis heureuse... bien heureuse !

\* \*

Lié d'une de ces amitiés qui créent une sorte de parenté morale avec mon vieil ami Armand Renaud, j'étais de toutes les joies comme de toutes les douleurs.

La destinée, qui m'avait montré Blanche en tenue de ciel, me la jeta dans les bras, peu après, en livrée de deuil. Je dis "livrée", car il n'est pire ni plus douloureuse servitude que celle qu'inflige la perte des êtres aimés. Sa mère s'en était allée vers ce paradis dont Blanche avait eu

l'avant-goût quelques ans plus tôt. Et elle restait là, à seize ans, au bord des désillusions de la vie :

—Oh ! monsieur Henry... je suis malheureuse... bien malheureuse !

\* \*

La vie continuant son œuvre, Blanche affronta un soir, pour la première fois, le feu des lustres, le frôlement de cette sélection de bétail humain caparaonné de frac. Elle fit son entrée dans le monde, dans, livrant sa taille ronde à la mensuration des bras masculins dont l'un, plus tard, la devait soutenir dans l'existence. Elle s'y montra radieuse et merveilleusement belle. Ses épaules, extraites pour la première fois de l'écrin où pudiquement elles avaient été emprisonnées, mirent un pincement de dépit sur les visages apprêtés des mondaines insatiables de succès. Ses yeux brillèrent de plaisir, son rire courut, spirituel et coquet, sur le cailloutis de ses dents, entre des lèvres gonflées de sève. Sa chevelure eut des reflets de houille. Les hommes chuchotèrent sur son passage des murmures discrets d'admiration.

—Oh ! monsieur Henry... que je m'amuse... que je m'amuse !

\* \*

Comme j'étais chez son père, un an après, dans une ravissante propriété, où l'on voit courir l'eau claire sous les grands arbres touffus, où le plein air enjolie tout ce qu'il caresse, où les poulains alezans rutilent au soleil avec des luisances d'or neuf, où les mouchetures des vaches teintent de demi-deuil l'herbe des prairies, où les chevaux hennissent d'aise, où les paons crient leur aigre refrain de châtellenie, où les cygnes rament à palme ouverte sur les nappes d'eau tranquille, où les roses frissonnent au vent, Blanche Renaud me demanda mystérieusement, avec une certaine gêne — qui me donna à penser toute la nuit — de l'accompagner, le lendemain, dans une promenade d'aurore à travers le parc.

Je n'avais jamais songé jusqu'alors à analyser mes sentiments pour elle, leur laissant suivre le cours de l'action réflexe qui se dégageait de mon amitié pour son père. Je la considérais comme la fille d'un frère, comme une manière de nièce préférée, disposé à lui léguer mon patrimoine, si je persistais dans le célibat. Et, ce soir, pour la première fois, j'éprouvai le besoin d'examiner scrupuleusement mon état d'âme, comme si j'avais à me préparer à recevoir quelque confidence, — de ces confidences ingénues et troublantes qui mettent le désordre dans l'harmonie des affections les mieux équilibrées.

Je tournai et retournai mon cœur, comme je fis de ma tête sur l'oreiller, durant toute une longue nuit d'insomnie ; je palpai toutes mes fibres sensibles ; je fouillai au profond de mon être et je me levai rassuré, après cet inventaire qui ne me faisait découvrir rien que de paternel dans les oubliettes de mon fort intérieur.

Néanmoins, une certaine appréhension vague, mal définie, me faisait redouter qu'il n'en fût pas tout à fait d'elle comme il en était de moi. Si à cette tendre affection qu'elle m'avait vouée s'était venu mêler, par hasard, un je ne sais quoi de plus ou de moins, de différent, un de ces battements de cœur mus par une imagination de jeune fille en grève d'attache sentimentale ?... Je m'en trouverais tout penaud, assurément, mais peut-être aussi, — pourquoi ne pas oser l'avouer, — quelque peu ému et attendri. J'avais beau me répéter que c'était idiot, impossible ; je savais tel oncle de mes amis qui avait pris le cœur de sa nièce inconsciemment par les chemins détournés de l'affection paternelle, et qui l'avait rendue très heureuse, et s'était ouvert à lui-même un paradis fin d'existence sur lequel il n'avait jamais compté. Il n'y a rien de bête comme un vieux garçon en passe de rêverie ou d'attendrissement ; je me malmenais moi-même, honteux de cette folie d'imagination, lorsque toute de rose vêtue, fraîche et lisse comme un bouton d'églantier, Blanche Renaud me joignit.

L'impression de gêne n'avait fait qu'augmenter sur son visage évidemment las des réflexions de la nuit. Nous allâmes silencieux, longtemps, coupant seulement notre malaise de quelques appréciations banales sur les fleurs qui bordaient la rivière, sur les écharpes de gaze qui flottaient sur la coupole bleue, sur le frisson de la vie qui s'éveillait. C'était, autour de nous, un gazouillis de notes gaies venues du fond des bois, où les oiseaux bâtissaient leur nid.

—C'est tout simple pour eux, me dit elle brusquement, les notes sont toujours les mêmes ; ils n'ont pas les mots pour les embarrasser.

Je répondis gauchement :

—Oui, oui... c'est tout simple... en effet... c'est tout simple !

Et Dieu sait si je trouvais simple la situation où je me sentais acculé !

Blanche était très pâle, regardait obstinément l'herbe que nous foulions, et il se faisait dans sa gorge un remous qui gênait son souffle.

Sans trop savoir pourquoi, malgré moi, dans le désordre de mes pensées qui se heurtaient, je dis :

—Blanche, vous avez là quelque chose sur le cœur que vous n'osez confier à votre père, et vous m'avez fait venir ici pour vous en ouvrir à moi. Elle dit oui, soupira longuement et se tut.

J'eus peur, peur d'avoir la confidence redoutée et... déjà souhaitée. — Oh ! l'insondable versatilité du cœur humain !

Le silence se prolongea. Je n'osais l'encourager à parler, tout à fait convaincu maintenant que j'étais pour quelque chose dans son trouble.

Elle finit par me prendre la main, et je sentis la sienne moite, comme au jour de sa première communion, moite d'une moiteur différente pourtant. La fièvre de la passion avait remplacé la basse température mystique.

—Vous êtes mon ami, monsieur Henry ?

Je serrai la mignonne petite main blanche, et, inconscient, fou, je la portai à mes lèvres.

Alors, elle appuya sa tête sur ma poitrine, leva vers moi, tout pâle, ses deux grands yeux frais de virginité. Je la baisai au front sans rien dire, Cela était chaste, exquis, délicieux. Mais cela n'était pas du tout paternel.

— Oh ! que vous êtes bon, monsieur Henry, vous êtes un second père pour moi, et un père qui m'intimide moins. Aussi, je vais tout vous dire. J'aime, mais là, follement, désespérément, mon cousin Georges Verthenay ; je sais qu'il n'épousera que moi ; parlez-en donc à papa.

Du coup, j'embrassai Blanche sur les deux joues, riant de ma mésaventure, que je ne contai jamais à personne, et je fus irrémédiablement convaincu que j'avais bien quarante-cinq ans.

LEFURET.

LES DANGERS DU BICYCLE

Lui.— Je suis venu, mademoiselle, pour vous dire que je ne reviendrai plus. Mais avant de vous quitter pour toujours je désire que vous sachiez que j'ai découvert votre fausseté et que je vous hais maintenant.

Elle.— Oh ! qu'avez-vous ?

Lui.— Vous le savez, à moins que vous ayez la mémoire assez courte pour oublier que vous avez posé la tête, cette jolie tête dont vous êtes si fière, sur le plastron de chemise d'un monsieur.

Elle.— Mais, c'est affreux ce que vous dites-là ! Vous perdez la tête. Jamais vous n'avez vu ce que vous dites-là.

Lui (ironiquement).— Non, me croyez-vous aveugle, sourd, muet et idiot par dessus le marché. Vous allez peut-être me dire que vous étiez seule, hier soir, sur votre porte.

Elle.— Non, je causais avec mon amie Louise. Cela est vrai, comme il est vrai que vous êtes un grossier personnage.

Lui.— Et vous étiez sur votre porte ?

Elle.— Oui. Nous regardions les étoiles, la soirée était fort belle.

Lui.— C'est bien ça ; vous devez décidément me prendre pour un parfait imbécile en me parlant comme vous le faites. Et votre amie Louise, pouvez-vous me la décrire ?

Elle.— Certainement. Elle avait un chapeau mou, en feutre, elle portait son costume noir de bicycle ; une chemise à plastron, une petite cravate noire et un gilet b'anc. Mais vous connaissez Louise, pourquoi me demander tout cela ?

Lui.— Ah ! je comprends.

Et il s'en alla tout pensif en songeant au bijou qu'il lui faudrait apporter le soir même pour sceller la paix.

SAGE PRÉCAUTION

— Vous m'avez promis de me prêter cinq piastres et vous ne me donnez que quatre piastres cinquante : pourquoi ?

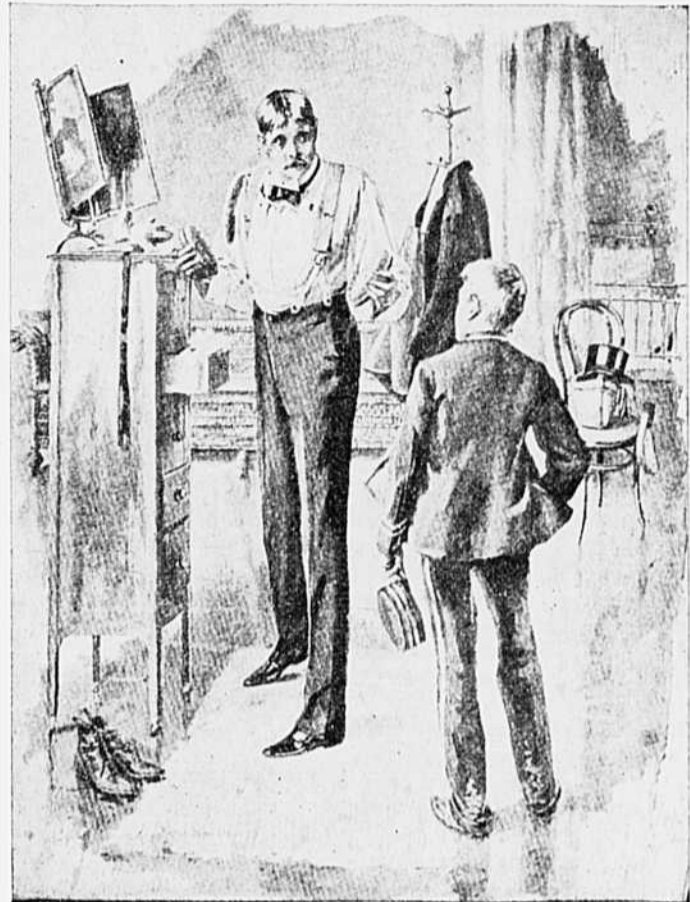
— C'est que je garde tout de suite cinquante cents pour frais de la correspondance qu'il me faudra faire pour vous les réclamer.

APRÈS LE TRAVAIL



LE DINER DES MESSAGERS.

UN MAUVAIS MOMENT



— Avez-vous porté mon Valentin à Mlle Lecygne ?  
— Oui, Monsieur.  
— Qu'a-t-elle dit ?  
— Que c'était de l'argent dépensé bien inutilement.

CRÉPUSCULE

C'était la fin d'un grand "Barda," elle n'en pouvait plus ; elle sentait qu'elle devrait se retenir pour ne pas lancer la plus belle chaise du salon à la tête de sa meilleure amie si cette amie venait la visiter.

On sonne, on entre ; c'était un agent vendant ou plutôt cherchant à vendre des livres.

— "Madame," commença-t-il "j'ai..."

— "C'est assez" répondit la maîtresse de la maison "avez-vous une mère ?"

— "Dans le temps, madame, j'en ai eu une."

— "Avez-vous une femme ?"

— "Oui madame et c'est pour la faire vivre que je travaille ; j'ai..."

— "Assez, vous dis-je. Si un homme lui tombait dans la maison un soir de Barda, comme celui ci, fatiguée à en mourir comme je le suis et voulait l'entretenir pendant des heures pour lui vendre un livre dont elle n'a pas besoin, dont elle ne veut pas, comment pensez-vous qu'elle le recevrait ?"

— "Je pense qu'elle achèterait le livre pour se débarrasser de l'homme le plus tôt possible."

— "Moi, je pense autrement et je suis heureuse de ne pas être votre femme. Maintenant filez et plus vite que ça, autrement votre bécasse de femme pourrait bien avoir besoin avant peu d'un bonnet de veuve."

Il fut terrifié et s'en alla s'en dire même le titre de son livre.

SAGE PRÉCAUTION

— Je désirerais faire arrêter mon mari, monsieur : il m'a frappée sur le nez.

— C'est très facile.

— Bien. Alors je le ferai arrêter dans un mois...

— Pourquoi pas maintenant ?

— Parce que je lui ai donné un coup de tisonnier sur la tête. Il est à l'hôpital actuellement, et il n'en sortira guère avant trois semaines.

UNE FRAUDE

Recorder.— Je vois, Pat que vous avez un œil de verre.

Pat.— Oui, Votre Honneur, mais celui qui me l'a vendu devrait bien être amené devant Votre Honneur ; c'est une fraude ; je ne peux rien voir avec.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE FILS DE L'ASSASSIN

PREMIÈRE PARTIE

XIII — LA FIN D'UN HÉROS

(Suite)

Gilbert Morel et Philippe de Montmoran demeurèrent presque toute la nuit sur le pont, prononçant parfois, à voix très basse, une remarque sur l'amiral, un souvenir... D'un signe de tête, l'un approuvait ce que l'autre avait dit ; puis ils redevenaient silencieux, grandement impressionnés...

Le lendemain, un vendredi, par un temps humide, sombre, la flotte s'éveilla en deuil ; déjà les pavillons étaient en berne, les vergues en pantenne ; et toutes les demi-heures on tirait le canon.

De nombreuses embarcations couvraient la mer, venant de terre, portant des Chinois qui tenaient à s'a surer que c'était vrai, que leur terrible ennemi était bien mort. Ce fut une grande joie pour la Chine.

On avait songé à porter son corps à terre, dans une grande pagode, pour que toutes les troupes pussent assister à ses funérailles, et l'on aurait fait quelque superbe cérémonie.

Mais on finit par le laisser à bord du *Bayard*, où il était sur le sol français ; et trois lugubres journées de deuil s'écoulèrent au milieu d'une navrante tristesse.

Le temps ne cessait pas d'être morne, gris, correspondant bien au sentiment de tous les équipages.

Et la messe fut dite dans un petit espace brûlant, où s'entassaient les officiers, tandis que, dans le bas du navire, on embaumait bien vite le corps.

L'après-midi, les médecins ayant terminé leur besogne, le corps fut remonté dans le salon de l'amiral, enveloppé de son linceul.

Son visage avait conservé son beau calme. Les officiers pénétraient doucement pour le contempler encore.

Et, comme Gilbert se retirait un des derniers, il rencontra Sylvestre avec une bande de quartiers-maîtres :

— Ah ! mon capitaine, légaya le brave garçon, si on pouvait le voir nous aussi !

Et on les laissa entrer...

Et puis les simples matelots s'enhardirent : n'étaient-ils pas, eux aussi, les enfants de ce grand homme ?

Tous défilèrent les larmes aux yeux, le cœur serré.

Leur âme était véritablement en deuil, comme à la mort d'un parent chéri.

Et puis ce fut fini : on le coucha dans sa bière.

Le 13 juin, il fut mis en chapelle, et les honneurs militaires lui furent rendus par toute l'escadre et les forts de la rade, au milieu d'une tristesse vraiment déchirante.

L'amiral Lespès, qui lui dit adieu au nom de la flotte, éclata en sanglots après avoir prononcé quelques paroles.

Il ne put achever son discours

Et peu de temps après, sur l'ordre du ministre de la Marine, le *Bayard* partait pour la France, emportant les restes de l'amiral Courbet.

Philippe et Gilbert, qui maintenant faisaient partie des officiers du *Bayard*, quittèrent donc le mouillage du Ma-Kung, au moment où ils ne songeaient même pas à retourner en France.

Cependant, durant toute la première partie du voyage, ils n'eurent pas le courage de se réjouir ; ils étaient encore trop impressionnés par la mort de l'amiral. La gaieté de Philippe s'était éteinte tout d'un coup ; et la mélancolie habituelle de Gilbert devenait encore plus profonde.

Il se disait parfois :

— Si j'étais mort, pourtant !

Cette pensée l'aterrait, non qu'il craignît la mort, mais il se représentait l'abominable chagrin de sa mère si elle n'avait même pas la consolation de posséder son cadavre, de pleurer sur sa tombe... car, s'il était mort, on l'aurait jeté à la mer, tout bonnement

Le tombeau habituel des gens de mer quand ils succombent loin du pays.

Leur impression de tristesse diminua un peu au moment où le *Bayard* passait en vue d'Obock, dans le golfe d'Aden, en vue d'une colonie de France.

Puis, ce fut la mer Rouge, Suez, l'Algérie, tous les ports où le navire était accueilli avec enthousiasme, et la Méditerranée, les eaux française, enfin les côtes de la Provence, les Salins d'Hyères.

La France suivait, chaque jour, avec impatience, les nouvelles du *Bayard* ; on préparait de magnifiques funérailles au héros de Fou-Tchéou.

Mais Gilbert et Philippe, bien malgré eux, ne prêtaient plus la même attention à ces choses : l'amiral occupait une place moindre dans leurs conversations ; ils parlaient surtout maintenant de leur famille, de Paris... Ils allaient sans doute avoir un bon congé...

Et, des Salins d'Hyères, où le corps fut débarqué, jusqu'à Paris, ils vécurent un peu comme des enfants, accomplissant machinalement leur service, l'esprit tendu vers Paris, vers la famille... Gilbert, qui n'avait jamais éprouvé le moindre symptôme de crainte au Tonkin, avait une peur vraiment enfantine que quelque banal accident de chemin de fer ne l'empêchât d'embrasser sa mère...

Et ils étaient bien angoissés tous les deux quand le train entra en gare de Paris.

Ils ne distinguaient, sur le quai, qu'une foule officielle, le ministre de la Marine, son aide-de-camp, le préfet de police, le préfet de la Seine... tous les personnages qui venaient recevoir le corps au nom du gouvernement, afin de le transporter aux Invalides, où eut lieu le lendemain la magnifique cérémonie que tout Paris a encore présente à la mémoire.

Mais cela importait peu, en ce moment, à Gilbert et à Philippe ; dans cette foule, ils cherchaient anxieusement les visages des êtres aimés.

Les quatre-vingt marins qui accompagnaient le cercueil se rangeaient sur le quai, et, auprès d'eux, un interprète chinois très dévoué à l'amiral et qui lui avait rendu de grands services au Tonkin.

L'aide-de-camp de l'amiral tombait dans les bras du ministre...

Tous les assistants avaient le cœur serré.

Et soudain Gilbert se sentit enlever à pleins bras.

— Mon Gilbert — mon chéri.

— Maman !

Il ne l'avait pas aperçue, parce qu'elle se faisait toute petite pour se glisser au milieu de la foule officielle, où l'on avait refusé d'abord de lui laisser prendre place ; elle pouvait à peine parler pour expliquer qu'elle avait, plus que tout autre, le droit d'assister à l'arrivée du train.

Enfin, une pièce d'or lui avait fait livrer passage.

Et elle était presque évanouie maintenant dans les bras de son fils.

— Père ?

— Il arrive ce soir.

Ce fut tout ce qu'elle put dire ; le bonheur la terrassait... Gilbert dut la reconduire à sa voiture.

Et comme il traversait une salle d'attente il aperçut soudain trois femmes et un homme qui entouraient un officier de marine... il s'inclina vivement.

— Qui ?... Interrogea sa mère, plus encore du regard que de la voix.

— La famille de Montmoran... Si tu veux que je te présente ?

Elle fit signe que non, balbutiant :

— Une autre fois...

Elle n'avait pas la force aujourd'hui de faire autre chose que d'être à son fils...

Et ils s'éloignèrent, elle pleurant doucement, lui la soutenant par la taille. Et, au moment où il sortait de la salle, il se retourna, vit toute la famille de Montmoran qui lui envoyait d'affectueux sourires... On comprenait bien pourquoi il ne pouvait pas s'arrêter...

Et il voyait surtout le sourire si gracieux de Viviane, le geste amical qu'elle lui avait instinctivement adressé...

Et il se sentait heureux comme jamais cela ne lui était arrivé...

## DEUXIÈME PARTIE

## I — LA FAMILLE DE MONTMORAN

La famille de Montmoran n'a pas fourni que des marins à la France ; elle était déjà illustre à l'époque où la marine existait à peine et où tout bon gentilhomme ne connaissait d'autre métier que celui d'homme de guerre.

Sa devise est : "Guerroye joyeusement."

La famille produisit des marins à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, des marins très aventureux, explorateurs, corsaires.

L'amiral comte de Montmoran avait interrompu cette joyeuse lignée ; il se rattachait surtout à sa mère, Bretonne sévère qui avait souffert de la légèreté de son mari et était parvenue à détourner son fils de ce qu'elle appelait le mauvais chemin.

Il avait eu une jeunesse très tranquille, s'était marié très jeune.

Il avait trouvé dans son mariage le bonheur le plus pur, le plus exquis.

Mme de Montmoran était de ces rares femmes qui remplissent la vie d'un homme, Parisienne, issue d'une famille bourgeoise, mais simple, elle avait été adorablement élevée, comme on élevait nos grand-mères, dans une atmosphère de vie honnête, loyale, délicate, avec le culte de l'honneur, de tout ce qui est noble et bon.

Elle était assez instruite pour être la compagne éclairée d'un homme supérieur mais elle n'avait rien d'un bas bleu. Elle était élégante, mais pas coquette ; elle ne détestait pas le monde, mais n'était pas son esclave. Elle était surtout gracieuse, charmante, répandait le bonheur autour d'elle.

— Vous ne ressemblez à aucune autre femme, lui disait son mari.

Et il l'admirait follement, dans les choses les plus ordinaires de la vie. Aucune toilette ne lui semblait jolie comme celle de sa femme... Cet homme qui passait son existence au milieu des dangers perpétuels, était naïf comme un enfant devant un joli chapeau de sa femme... Et il ne connaissait aucune sensation d'art semblable à celle qu'il éprouvait lorsque sa femme, pour lui seul, jouait une sonate de Beethoven, ou disait avec une exquise simplicité quelque romance de Mendelssohn.

Il étaient trop heureux.

Ce grand bonheur fut hélas traversé, peu d'années après leur mariage, par une épouvantable catastrophe...

Le comte avait un frère cadet, qu'il chérissait très tendrement.

Ce frère, homme d'un caractère paisible, s'était consacré à sa mère, occupant ses loisirs à écrire d'intéressantes études historiques, qu'il publiait dans les Revues.

Après la mort de leur mère, il s'était laissé marier par sa belle-sœur, et

il vivait très heureux, lui aussi, cachant son bonheur dans un coin perdu de Ville-d'Avray dans la banlieue de Paris.

Un premier malheur les frappa au moment où tout semblait sourire à leurs vœux.

La femme de Gérard de Montmoran mourut subitement, après avoir donné le jour à sa fille. Madeleine Gérard, accablé par le chagrin, refusa de venir habiter chez son frère, comme on le lui demandait avec instance ; il s'enfuit dans sa maisonnette de Ville-d'Avray, ne trouvant un peu de consolation que dans la contemplation du petit être encore informe qui lui rappelait la chère absente. Il se faisait maman, surveillant sans cesse la nourrice, ne vivant plus que par sa fille !

Un matin, le comte de Montmoran fut appelé en toute hâte par le juge d'instruction de Versailles ; on venait de ramasser son frère dans une allée du bois, non loin de sa maison, le front troué d'une balle.

On crut d'abord à un acte de folie, à un suicide... La réalité était bien plus atroce, bien plus pénible : le vicomte de Montmoran possédait chez lui une assez grosse somme... un de ses amis l'avait assassiné pour le voler.

La petite Madeleine était orpheline.

Quelques heures plus tard, le comte portait la pauvre enfant à sa femme et lui disait :

— Nous avons trois enfants, maintenant

Et Madeleine fut accueillie comme une fille par Mme de Montmoran ; et elle fut élevée avec une telle tendresse, que, pendant toute son enfance, elle ignora que Mme de Montmoran n'était pas sa mère. Mme de Montmoran n'aurait pas demandé mieux que de garder ce nom de mère toute la vie, car Madeleine était un trésor de tendresse, un petit rien qui s'attachait sans cesse aux jupons de sa tante, de sa cousine, son aînée de trois ou quatre ans, et qui aimait surtout son cousin que, dans sa petite tête, elle plaçait bien au dessus des autres petits garçons.

Et, plus tard, elle était adorable quand elle prononçait respectueusement ces deux mots, pleins, pour elle, d'un charme mystérieux :

— Mon cousin.

Elle n'était pas gênante, ne connaissait pas les pleurs, ni les colères, ni les caprices, et elle poussait comme une jolie fleur douce, aux couleurs un peu faibles, mais au parfum pénétrant, sans qu'on eût besoin de la diriger ; il fallait simplement l'entourer d'affection. Elle ne vivait que par le cœur.

Ah ! ce fut un gros chagrin pour elle, d'apprendre que cette petite mère si caressante, toujours si bonne, n'était pas sa mère, que sa grande sœur, autour de qui elle s'enroulait comme un lierre, n'était pas sa sœur... Mais la pensée que son frère n'était que son cousin, la consola pleinement, les plus petites fillettes sachant que les frères et les cousins, ça ne s'aime pas de la même façon...

Cela se passa quand elle eut une dizaine d'années.

Une dame, l'arrêtant une après midi dans un coin du bois de Boulogne, où elle se trouvait seule, jouant à cache-cache, lui demanda des nouvelles de son oncle et de sa tante.

Le soir, très soucieuse, elle posa des questions à sa petite mère ; et il fallut bien lui faire connaître la vérité, que des indiscretions mondaines lui apprendraient sans doute un jour ou l'autre d'une façon plus pénible... Car Mme de Montmoran se contenta de dire à Madeleine que son père était mort du chagrin d'avoir perdu sa femme.

— Moi qui l'aurais tant aimé ! s'écria l'enfant. Oh ! je l'aurais consolé...

Elle ne sut jamais de quelle façon abominable son père avait péri.

Et peu à peu, la douloureuse impression, faite par la révélation de sa situation vraie, s'effaça de son esprit. Elle n'était pas comme les autres orphelines puisqu'elle avait retrouvé une famille où aucune différence n'existait entre elle et les enfants de la maison.

S'il existait une légère différence, dont elle ne s'apercevait guère d'ailleurs, c'était une sorte de préférence de la part de son oncle : il avait pour elle une tendresse toute spéciale, le sentiment de devoirs plus grands vis à vis d'elle qu'envers sa fille même.

Viviane lui avait dit un jour :

— Si je ne t'aimais pas comme je t'aime, ma petite Madelon, tu me rendrais jalouse d'elle.

Et l'amiral avait souri, sans démentir sa fille, car il se rendait compte de sa faiblesse pour Madeleine ; il ne pouvait l'embrasser sans revoir son frère. Et le souvenir de ce frère mort, étendu sur un divan du salon de Ville-d'Avray, où on l'avait tout d'abord porté, ne s'était jamais écarté de son esprit.

Une vingtaine d'années s'était écoulées depuis ce meurtre abominable, et il lui arrivait encore de s'éveiller parfois en sursaut après un rêve, un cauchemar où le visage de son frère lui était apparu ensanglanté ; et alors la vision le poursuivait pendant quelques jours.

Il n'en disait jamais rien à sa femme ; mais elle devinait sa souffrance inconsolable à son regard fixe, à ses pommettes un peu rougies, et elle redoublait alors de soins et d'affection.

Mais, depuis le départ de Philippe pour le Tonkin, toute préoccupation étrangère à l'héritier de la maison avait disparu de la famille de Montmoran.

L'amiral, sa femme, Viviane et Madeleine étaient unis dans une pensée constante :

— Que fait Philippe en ce moment ?

L'amiral avait beau posséder de très belles cartes, cela ne suffisait plus aux deux jeunes filles. Elles s'étaient procuré des atlas plus modernes ou des cartes établies à la hâte avec les noms des pays inconnus que la flotte française était en train d'illustrer.

Et à chaque correspondance de journal qu'on lisait en commun, l'amiral expliquait, aussi gravement que dans un Conseil de guerre, les mouvements de la flotte.

Les lettres de Philippe donnaient lieu surtout, à d'interminables discussions : il y avait le parti de la prudence formé par Mme de Montmoran et Madeleine, l'amiral et sa fille étaient très audacieux, déclarant que le plus sûr moyen d'échapper à l'ennemi était d'aller vivement le détruire.

La superbe attaque de Fou Tchéou les avait remplis tous deux d'enthousiasme ; mais Mme de Montmoran, ne songeant qu'au danger couru par son fils, les avait appelés barbares...

Toutes ses angoisses étaient enfin passées, Philippe était revenu !

Et, dans la salle d'attente, où ils étaient d'abord réunis, Mme de Montmoran ne se laissait pas de l'embrasser, lui tâtant la poitrine, les bras, le trouvant un peu maigri.

— Nous allons te refaire !

Viviane lui posait déjà une foule de questions, malgré sa mère qui disait :

— Mais ne le fatigue donc pas ! tu es toujours ainsi quand il arrive d'une expédition.

Madeleine, silencieuse, agitée parfois d'un long tremblement, l'admirait béatement.

L'amiral avait eu une brusque secousse en se serrant contre lui ; mais cela était vite passé, et il plaisantait maintenant, un peu nerveux tout de même et crânement fier de son fils.

— Mais partons, partons ! fit-il ; il doit être mort de faim notre jeune héros. Tu n'as plus de service ?

— Non : Gilbert et moi, nous avons seulement accompagné le corps de notre malheureux amiral jusqu'ici, et nous irons demain aux Invalides ; mais, aujourd'hui, je suis libre.

— Il m'a semblé encore plus maigre que toi, ton ami Gilbert, dit Madame de Montmoran.

— C'est le chagrin de la perte de son torpilleur.

— Oh ! je l'ai plaint vraiment, déclara chaleureusement Viviane.

— Oui, ajouta sa mère, avec un fin sourire, ta sœur est bien une fille de marin : figure-toi qu'elle s'était prise d'amour pour ce torpilleur !

Philippe regarda sa sœur en dessous ; elle rougit très vivement.

— Oh ! Je ne parle que du bateau, ajouta malicieusement la mère de Viviane.

Puis ils partirent. Et, dans la voiture qui les emportait, la grande émotion du retour passée, ils étaient tous très gais et bien heureux.

Et Philippe devait raconter comment Gilbert l'avait sauvé au bombardement de Fou Tchéou. Il avait bien écrit la chose dans ses moindres détails, mais Viviane avait besoin de nouvelles explications, et elle interrompait son frère pour dire :

— Rappelle toi, cela s'est passé un peu de la même manière à Cherbourg, quand nous avons assisté à vos essais... M. Morel est plus calme que toi... Toi, tu t'engages trop ! Mais qu'as-tu donc ? Tu es agaçant avec ton petit rire moqueur !

— Moi ! dit l'officier avec naïveté, moi, me moquer d'une grande jeune fille comme toi !

— Eh ! non, il ne se moquait pas ; mais il souriait de l'enthousiasme provoqué par son cher ami Gilbert.

— Je vois, dit-il, que M. Gilbert Morel a fait ta conquête...

— Oh ! Philippe.

— N'exagère pas, dit Mme de Montmoran, encore plus moqueuse que son fils ; Viviane a une grande faiblesse pour les torpilleurs...

Viviane éclata de rire un peu confusément et elle fut très heureuse de pouvoir se tirer d'embarras en mettant la tête à la portière.

— Nous voici arrivés

La voiture s'arrêtait devant leur hôtel du boulevard Saint-Germain.

Viviane et Madeleine prirent chacune Philippe par un bras et le conduisirent à sa chambre. Elles disaient bien affectueusement :

— C'est nous qui t'installons !

Et elles lui montraient les petits changements qu'elles avaient apportés dans son logis, une panoplie qu'elles avaient arrangée elles-mêmes dans son fumoir, le tapisserieur n'y entendant rien ; des rideaux brodés au passé, l'œuvre de Viviane ; une merveille de coussin de peluche brodé par Madeleine.

— Pour bien te reposer quand tu voudras faire la sieste.

— Je ne fais pas encore ma sieste, Madelon ; mais pour dormir sur ton joli coussin... Dieu, que c'est joli !

Et il leur baisait les mains, ces jolies mains qui n'avaient travaillé que pour lui pendant son absence.

— Et ce fauteuil... Ce n'est pas vous ?

— Si, à nous deux... Madeleine a déniché le bois chez un bric-à-brac... Et, ces derniers temps, nous passions les nuits pour finir la tapisserie... On l'a monté ce matin...

Et c'était, ainsi, une foule de choses préparées par elles.

— Vous n'allez donc plus dans le monde ! s'écria Philippe.

— Oh ! le moins possible ! répondit Madeleine. Moi, j'aurais refusé toutes les invitations...

— Diable ! fit Philippe en les prenant toutes deux par la taille, voilà qui me change des jeunes filles que j'ai connues jusqu'à ce jour !... Vous êtes, toutes les deux, d'adorables exceptions.

Et il les regardait très tendrement.

— Je me demande comment, si différentes en tout, vous pouvez faire pour vous ressembler ; car, pour moi, vos deux visages n'en font qu'un.

— C'est que nous t'aimons tant ! murmura Madeleine ! voilà notre ressemblance !

Il les contempla un peu longuement ; jamais il ne les avait vues si changées après une absence.

Elles étaient maintenant des jeunes filles ; bien entièrement ; rien de

l'enfant n'existait plus en elles. Et Philippe fut tout surpris de l'accent passionné avec lequel Madeleine parlait de son affection. Il hésitait à l'appeler Madelon.

Elle était restée petite, mignonne ; mais sa taille s'était arrondie, et l'expression de ses yeux bleus n'était plus du tout la même... Ou, du moins, Philippe s'en apercevait pour la première fois ce jour-là. Et, bien certainement, quand il était parti, elle n'avait pas des traits si réguliers, ce visage d'un si gracieux ovale, ces cheveux si dorés.

Il se pencha doucement et lui donna un long baiser dans les cheveux. Elle eut un petit frisson, rougit follement, puis se dégagea et partit en courant.

— Quel petit trésor que notre Madelon, dit Philippe à sa sœur.

— Plus précieux que tu ne crois, répliqua vivement la jeune fille.

Elle n'en dit pas plus long, ne voulant pas brusquer les choses mais en songeant à l'amour de sa cousine qui n'était plus un secret pour elle, elle rougit tout aussi vivement ; car, depuis quelques mois, toute pensée relative à l'amour, même à l'amour des autres, la troublait.

Philippe la regarda orgueilleusement.

— Quel homme sera digne de toi ?

— Celui qui m'aimera et que j'aimerai, répondit tranquillement la jeune fille.

— Tu ne le prendras pas sans me consulter, j'espère ?

— Non, va !

Elle eut pour son frère un regard si tendre qu'il s'imagina que ce regard n'était pas tout entier pour lui.

— Que tu es belle ! murmura-t-il.

Elle l'était, en effet, mais à la façon des statues. Plus que son frère, elle était la descendante de la rude race des Bretons : aucune mièvrerie parisienne n'adouçissait sa beauté, fière, un peu farouche. Elle était grande, déjà faite comme une femme ; et elle éveillait la pensée de ces héroïnes de jadis qui luttèrent, à l'égal des hommes, contre les Anglais.

Son front haut et droit était couronné d'une épaisse masse de cheveux d'un noir bleuté qu'elle portait relevés : son nez, après s'être légèrement enfoncé entre les yeux, redescendait droit, ferme, énergique ; sa bouche, relevée un peu dédaigneusement, avait cependant une grande expression de bonté, mais pas de la bonté banale qui se répand indifféremment sur tous, les yeux étaient noirs, très beaux, frangés de longs cils.

— Quand tu aimeras, toi, dit Philippe, ce sera pour de bon.

— Elle répliqua :

— Admets tu donc qu'on puisse aimer autrement ?

Philippe ne répondit pas, il eut son petit sourire moqueur.

Et il dit :

— Allons rejoindre nos parents.

Au milieu de la journée, on annonça la baronne de Kernizan, qui venait prendre des nouvelles du voyageur.

Après les premières salutations, le lieutenant dit d'un ton enjoué :

— A propos, chère Madame, je vous apporte les compliments d'un de vos amis.

Et il raconta en termes discret sa petite aventure avec l'inconnu de Thuan-An. La baronne faisait tous ses efforts pour sembler calme ; mais elle pâlisait affreusement.

Quand il eut terminé son histoire, Philippe demanda :

— Voyons, mon père, rappelez vos souvenirs ? Ne devinez-vous pas le nom de cet inconnu ?

— Non... vraiment... je ne vois pas... Dans notre métier de marin, on rencontre tant de gens !

— Et vous, chère Madame ?

Il s'adressait tout naïvement à la baronne.

— Voyons, décrivez-le-moi, cet aventurier, dit Mme de Kernizan avec un sourire contraint.

Et, lorsque Philippe eut achevé le portrait de son individu :

— Je ne me rappelle pas plus que Monsieur votre père... Il n'y a pas besoin d'être marin pour voir bien des gens... J'aurai peut-être rencontré votre ami du Tonkin dans quelque soirée à quinze cents invités...

Elle éclata nerveusement de rire, puis se retira très brusquement, affirmant que la chaleur la rendait souffrante depuis quelques jours.

Et, dans sa voiture, elle tomba presque évanouie en murmurant d'une voix éteinte :

— C'est lui, mon Dieu, c'est lui !... Il n'est donc pas mort ?...

## II. — BRAVES GENS.

La famille Morel habitait, avenue Victor-Hugo, un appartement plein de gaieté et de lumière, un de ces appartements modernes où la vie semble plus douce, plus coquette.

— Un appartement d'amoureux, avait dit M. Morel en le louant.

Sa femme avait mélancoliquement souri, en se rappelant leur jeunesse, leur amour... C'était si loin, ces choses là !

Et pourtant, leur tendresse était toujours la même : elle s'était seulement transformée en se concentrant sur leur fils bien-aimé.

Partout où ils avaient passé, on les avait aimés, estimés.

— Quel gentil ménage ! disait-on d'abord.

Plus tard :

— Quel bon ménage !

Et maintenant que l'âge les alourdissait un peu, que des grisailles se montraient sur leur tête :

— Quels brave gens !

Dans leur petite province, car ces quartiers excentriques forment autant de petites provinces dans Paris, on savait leur histoire, une histoire qui touchait toutes les mères : et Mme Morel était entourée d'une grande sympathie.

Quand elle faisait ses courses, le matin, un peu difficilement, elle n'entrait pas dans une boutique, sans qu'on lui demandât des nouvelles de son mari et de son fils. On savait le mari absent pour ses affaires, et le fils, loin, là-bas.

Le mari revenait bien, de temps en temps, il faisait bien de plus nombreuses apparitions depuis le départ de son fils, et alors c'était un plaisir de voir de quels soins il entourait sa femme ; ils ne se quittaient pas, il lui parlait toujours avec une tendre amabilité ! Quelques envieux les trouvaient même ridicules... Comme si les choses du cœur pouvaient être ridicules !

C'est que, pour lui, toutes les femmes étaient renfermées dans sa femme, et pour elle tous les hommes dans son mari. Elle l'accueillait toujours avec la même chaleur qu'au début de leur mariage : et le bonheur d'être auprès de sa chère compagne le transfigurait à tel point que quiconque l'aurait examiné alors, après l'avoir rencontré dans ses voyages, n'aurait pas cru que c'était le même homme.

Mais le fils n'était pas revenu depuis plus de deux ans. Et quand on voyait passer la pauvre mère, pelotonnée dans son manteau, le regard fixé à terre, le visage soucieux, on n'avait pas besoin de lui demander à quoi elle songeait.

A son garçon, peut-être mort en ce moment.

Après Thuan-An, elle vit dans les journaux des listes de morts, de blessés. Et depuis ce moment, il lui arriva parfois de laisser les journaux s'empiler sur la table, sans oser les ouvrir.

Elle n'osait plus les lire.

C'est ainsi qu'elle connut, après tout le monde, la brillante conduite de Gilbert à Fou-Tchéou, par un compliment que lui adressa son boulanger — un de ces jolis incidents de la vie parisienne. Elle était entrée dans l'après-midi, dans la boutique, pour acheter quelques gâteaux, car elle était un peu gourmande.

Le boulanger causait avec un client ; et tous les deux, la fibre patriotique agréablement chatouillée par la gloire de la flotte, ne tarissaient pas sur nos marins. Et, avec ce charmant sans-gêne des Parisiens, qui se connaissent tous sans se connaître, le boulanger montra Mme Morel :

— Madame est justement la mère de ce lieutenant qui a si bien torpillé son cuirassé chinois.

Mme Morel faillit tomber ; elle s'appuya contre le comptoir. Son fils avait fait cela... Et elle bégaya qu'elle ne savait pas, qu'elle avait tellement peur d'apprendre sa mort qu'elle ne lisait plus les nouvelles...

Et sa faiblesse passa un peu sous les chauds compliments dont on l'accablait. Mort, son fils ? Ah ! bien oui, il devait joliment s'en moquer de la mort pour accomplir de tels actes de bravoure ! Et sa mère pouvait être crânement fière d'avoir donné le jour à ce héros.

Elle s'en fut en chancelant, ayant oublié son paquet de gâteaux. Et elle osa lire enfin les nouvelles du Tonkin.

M. Morel avait eu raison de dire à son fils : " Sois ambitieux ! Il n'y a qu'une chose de comparable à l'amour des mères, c'est leur orgueil. "

Elle devint orgueilleuse. Elle qui ne lisait qu'un journal en acheta plusieurs, pour voir la gloire de son fils célébrée dans beaucoup d'endroits. Et elle les envoya à son mari, et tous deux s'écrivirent de longues lettres pour se dire qu'ils étaient bien heureux d'avoir un tel fils.

Elle ne cessa pas de trembler ; mais sa fierté la consolait. Souvent, elle entendit, dans des magasins, dans des omnibus, des gens inconnus parler du Tonkin, nommer le lieutenant Gilbert Morel.

Un reste de timidité l'empêchait de leur dire :

— C'est mon fils !

Mais, ces jours là, son cœur se gonflait de la joie la plus exquise. Et elle ne pleurait pas lorsqu'elle faisait la chambre de son enfant.

Car elle soignait journalièrement son logis comme s'il avait pu en jouir.

Et elle le faisait en murmurant sans cesse :

— Mon petit... mon pauvre petit... mon cher petit...

Pour elle, pour son mari, l'appartement n'était meublé que de choses simples, de choses qui, autrefois, lui avait paru luxueuses, mais qu'elles jugeaient maintenant indignes de son fils. Et, pour la chambre, le cabinet de travail de Gilbert et le petit salon qui lui était spécialement consacré, elle avait fait des folies.

M. Morel, homme raisonnable, avait eu envie de gronder ; mais, devant la naïve joie de sa femme, il s'était tu. L'installation de son fils lui coûtait une année de travail de plus, voilà tout !

Car il arrivait à son but, et il était décidé à prendre enfin sa retraite, à jouir de sa famille. Le capital qu'il s'était fixé était presque atteint ! la petite folie de sa femme l'ébréçait, il boucherait la brèche avec une année de plus de cette vie de voyage qui l'obsédait.

Il n'en dit rien à sa femme ; mais elle comprit et remercia son mari très tendrement.

Et certes, il en avait assez de ce métier qui l'empêchait d'être à Paris pour recevoir son fils. Prévenu par sa femme, il lui avait tristement répondu :

" J'ai encore une corvée à laquelle je ne puis me soustraire et qui doit me rapporter une bonne petite somme. J'arriverai seulement le soir. "

Et Mme Morel, tout en se plaignant, avait eu un petit mouvement de joie égoïste : elle serait seule à posséder son fils cette première journée.

Elle s'était promis d'être très forte, de dominer ces battements de cœur qui l'étouffaient à la moindre émotion.

Et, en voyant son Gilbert, elle était tombée éperdue dans ses bras. Et revenue chez elle, serrée contre son cher trésor, elle ne se remettait pas encore ; des étouffements la reprenaient à chaque instant, se terminant en des crises de larmes.

(A suivre).

**LES PRIMES DU 'SAMEDI'**

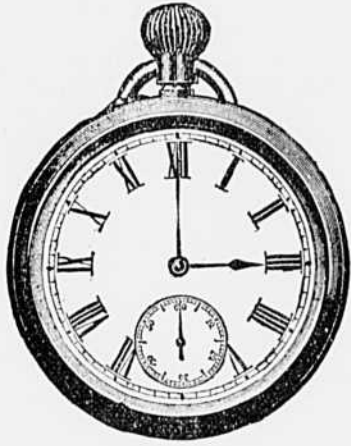
**PRIMES POUR LES ABONNES.**

A tout abonné nouveau ou ancien qui renouvellera son abonnement pour SIX MOIS, LE SAMEDI offrira une épinglette pour homme ou pour femme d'une valeur de \$1.50.

A toute personne qui enverra au SAMEDI CINQ abonnées nouveaux abonnements de 6 mois, LE SAMEDI offrira un bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.

Chaque abonné recevra en plus l'épinglette ci-dessus mentionnée.

**PRIMES pour les ACHETEURS au NUMERO.**



Tout acheteur de 10 numéros consécutifs du SAMEDI qui apportera à nos bureaux DIX coupons numérotés qu'il trouvera dans cette page, recevra moyennant la somme de \$1.50 une montre de fabrication française, avec boîtier en métal nickelé, 18 lignes, à remontoir, mouvement à cylindre, 4 trous en rubis avec cadran à secondes, d'une valeur de \$3.50.

Tout acheteur qui apportera CINQ coupons, comme il est dit ci-dessus, recevra moyennant cinquante centimes, un bracelet ou une épinglette d'une valeur de \$2.00.

Ces primes pourront être vues au bureau du SAMEDI, 516 rue Craig.

**Envoyez vos commandes des maintenant**

Mesdames et Messieurs, — Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

**R. RYAN,**

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S. — Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

**CAPITALISTES  
SPECULATEURS**

Vous ferez bien . . .  
**D'ACHETER**

**FRED. R. ALLEY**

116 Rue St-Jacques  
TELEPHONE 1251 MONTREAL

**VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT**

**THEATRE ROYAL**

Semaine commençant lundi, le 4 février.  
Après-midi et soir.

LA GRANDE COMPAGNIE

**CITY SPORTS de . . .  
FLYNN & SHERIDAN**

Le Barnum dans cette classe, contenant les meilleurs artistes que n'importe qu'elle autre compagnie sur la route.

Les quatre Sœurs Nelson,  
les plus célèbres acrobates.

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.

Semaine suivante: THE FAST MAIL.

**QUEEN'S THEATRE**

Cette semaine, CHARLEY'S AUNT

Semaine commençant Lundi, le 11 Février,  
avec matinées mercredi et samedi:

**WILSON BARRETT**

LUNDI, MARDI, MERCREDI, matinée

et soirs . . . **THE MANXMAN**

Judi soir . . . **OTHELLO**

Vendredi . . . **HAMLET**

Samedi matinée . **BEN-MY-CHREE**

Samedi soir . **THE SILVER KING**

Prix des matinées—25c, 50c, 75c et \$1.00.  
Prix des soirs—25c, 50c, 75c, \$1.00 et \$1.50.

Sièges en vente au théâtre, de 10 heures a.m. à 10 heures p.m., tous les jours, chez Shaw, 228 rue St-Jacques, chez Sheppard et aux Hôtels.

Telephone 4032.  
Venant: FELIX MORRIS.

**Marque Crown**



REGISTERED.

**TABACS à FUMER et  
à MACHER  
ET CIGARETTES**

La Compagnie de Tabac Canadien (J. M. Fortier, propriétaire) sont à manufacturer, sous la marque de commerce ci-dessus, les meilleurs articles qui aient jamais été offerts au public canadien. Capitaux plus que suffisants —longue expérience, la machinerie la plus parfaite et la meilleure main d'œuvre possible, tout a été réuni pour faire de la marque CROWN de Tabac à Fumer et à Mâcher et de Cigarettes, les meilleurs qu'on ait jamais vus.

Voici les principales lignes :

**TABACS A FUMER**

QUESNEL (cut) CHAMPION (cut) THEO (cut)  
COMFORT (cut) Palette Crown

**TABACS A MACHER**

NAVY BLACK HONEY BRIGHT SPUN ROLL

**CIGARETTES**

MARQUISE . . . . . 10c le paquet  
IMPERIAL . . . . . 5c le paquet

Voyez à ce que la marque CROWN soit sur toutes les palettes et les paquets. C'est une garantie de pureté, de l'arôme agréable et d'une satisfaction générale.

Le Dernier Evenement Social c'est  
l'Avenement des

**Cigarettes** Marquise, 10c.  
Imperial, - 5c.

faites avec les meilleurs tabacs Roulées dans du papier de riz pur et garanties ne contenant aucune substance nuisible. Elles sont vraiment des plus agréables

EN VENTE PARTOUT CANADIAN TOBACCO CO., Montreal

**POIRIER, BESSETTE & CIE  
IMPRIMEURS**

516 Rue Craig, Montréal.

Impressions de toutes sortes exécutées avec soin et promptitude.

**Question d'Art**

Nous avons vu cette semaine des photographies sortant de chez . . . . .

**MM. DU JARDIN & CIE**

**PHOTOGRAPHES**

538 RUE LACAUCHEIERE

(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus artistiques que nous ayons encore vus.

Ces photographies sont parfaites

d'une netteté et tout à la fois d'une douceur de tons qui en font de véritables tableaux. . . . .

**A LIRE**

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).—Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, New-York: F. W. Christern, 254, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

**Primes du "Samedi"**

**COUPON No II**

En apportant au bureau du SAMEDI les dix coupons de prime, avec \$1.50, nos lecteurs recevront, en échange, la montre dont ils trouveront la description à la page 15.

— NUMERO DU —

**2 FEVRIER 1895**

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP  
AUX DU  
ENFANTS D<sup>r</sup> GODERRE**



POUR  
**GUERISON  
CERTAINE**

DE TOUTES  
Affections bilieuses,  
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

AUX DAMES SERVEZ VOUS

**L'EAU DE BEAUTE**  
**UN SPECIFIQUE**  
CONTRE TOUTES LES MALADIES DE LA PEAU

PRIX \$1.00

**BUTTE AUX VENTS  
EAU MINERALE**

Propriété de VARENNES  
GASP. MASSUE

Soul Agent et Embouteilleur  
ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau  
MONTREAL

**IL YA**

Allumettes et allumettes

Quand vous aurez fini de les essayer vous reviendrez, comme tout le monde, aux

**ALLUMETTES DE  
E. B. EDDY**

Si bonnes et si connues

21 juil. '95.



Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

6 Jan. 96

**VIN de VIAL**

TONIQUE  
ANALEPTIQUE  
RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



Au QUINA  
SUC DE VIAND  
PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

**C<sup>ie</sup> Coloniale**

**CHOCOLATS**

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE  
**CHOCOLAT**  
DU  
**Planteur**  
COMPOSÉ UNIQUEMENT  
de CACAO et de SUCRE  
A PARIS  
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.

**JOSEPH BROUSSEAU**

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE  
Telephone 6166 mai 1-95

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

**DE LORIMIER & CODIN**  
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1937. MONTREAL  
avril 7-95

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.  
9-Oct 95

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais  
DENTS POSES SANS PALAIS  
**S. A. BROUSSEAU L. D. S.**  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montreal



Extrait les Dents sans Douleur par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procedes les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine, posées sur de Vieilles Racines.

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'a ce jour.

Poeles 'Fin de Siècle' — ET — 'Up to Date'

**POELES DE PASSAGES!**

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix tres bas.

**GRAVEL & BOULARD**

306 et 308 Rue St-Laurent

(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.)